

# FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE :

Librairie du FIGARO, 26, Rue Drouot.

ÉDITEURS

LE FIGARO — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C<sup>ie</sup>  
26, Rue Drouot. 24, Boulevard des Capucines

DIRECTION ET RÉDACTION :

24, Boulevard des Capucines.



Typographie Gouffé, Paris.

A PLOMBIÈRES. — M<sup>lle</sup> YAHNE DANS SON CLEVELAND-CAR

Ayuntamiento de Madrid PRIX : 3 fr.; Etranger : 3 fr. 50.



# LA GRANDE ROUE DE PARIS

**I**l n'y a pas à discuter. Le clou de l'Exposition de 1900, ce sera la Grande Roue de Paris — comme la Tour Eiffel était celui de l'Exposition de 1889. C'est, en effet, l'attraction neuve, inattendue, inconnue et merveilleuse.

N'est-ce pas une chose féérique, en effet, que cette ascension, sans fatigue, sans secousse, autour de laquelle on peut découvrir le panorama de tout Paris, en même temps que le passage dans les couches d'air supérieures, épurées, développe les poumons et vous donne une sensation de bien-être qui fait oublier toute appréhension ?

Et des appréhensions ! Pourquoi en aurait-on ? S'imaginait-on que l'administration aurait toléré la construction de ce gigantesque appareil si le moindre danger était possible ? Croit-on que la société qui l'a construite eût voulu risquer d'immenses capitaux si elle eût eu la plus petite crainte d'accident ?

Examinons rapidement comment ce travail de géant a été exécuté ?

Il fallait tout d'abord assurer la stabilité de la masse formidable que représente la Grande Roue ; dans ce but on a élevé deux pylônes destinés à porter l'axe et formés par huit colonnes d'acier réunies quatre à quatre par l'intermédiaire de puissantes entretoises d'acier en treillis ; les pieds des colonnes reposent d'ailleurs sur d'énormes fondations en béton.

Le montage de l'axe sur ses coussinets et la construction de la jante double, sont de véritables tours de force d'habileté ; ainsi les pièces de la jante ont été fixées les unes après les autres, dans l'espace, sans échafaudages pour les supporter, simplement amenées par de gigantesques grues, au-dessus de la place qu'elles devaient occuper.

Pendant que s'élevait la Roue, l'on construisait à terre les quarante wagons qui devaient être suspendus dans la jante. Ces wagons sont plus grands que nos tramways parisiens ; ils sont construits en bois de pitchpin.

Les voitures sont au nombre de quarante, et elles sont divisées en cinq séries de huit voitures se décomposant ainsi : six de deuxième classe, une de première et un wagon-restaurant.

La Roue met un quart d'heure à faire son tour, s'arrêtant cinq fois ; l'embarquement et le débarquement s'opérant dans huit wagons à la fois.

Deux superbes moteurs à vapeur de cinquante chevaux chacun donnent le mouvement rotatif de la roue ; deux câbles munis de freins à action instantanée permettent d'arrêter la roue suivant les nécessités du service.

L'ensemble de la construction pèse plus d'un million de kilogrammes et l'on ne sait vraiment ce qu'on admire le plus de la finesse ou de la solidité de cette construction exécutée par M. Walter Bosset avec un des plus éminents ingénieurs d'Angleterre, M. R. St. Geo. Moore, comme ingénieur-conseil.

La Grande Roue a été ouverte le 8 octobre 1898 ; elle a déjà essuyé des coups de vent et des tempêtes formidables et pas un écrou, pas un boulon n'a bougé.

À l'automne dernier un cyclone a couché à terre la galerie de trente mètres au Champ-de-Mars et cela à deux cents mètres de la Grande Roue qui se dressait à une hauteur cinq fois plus grande.

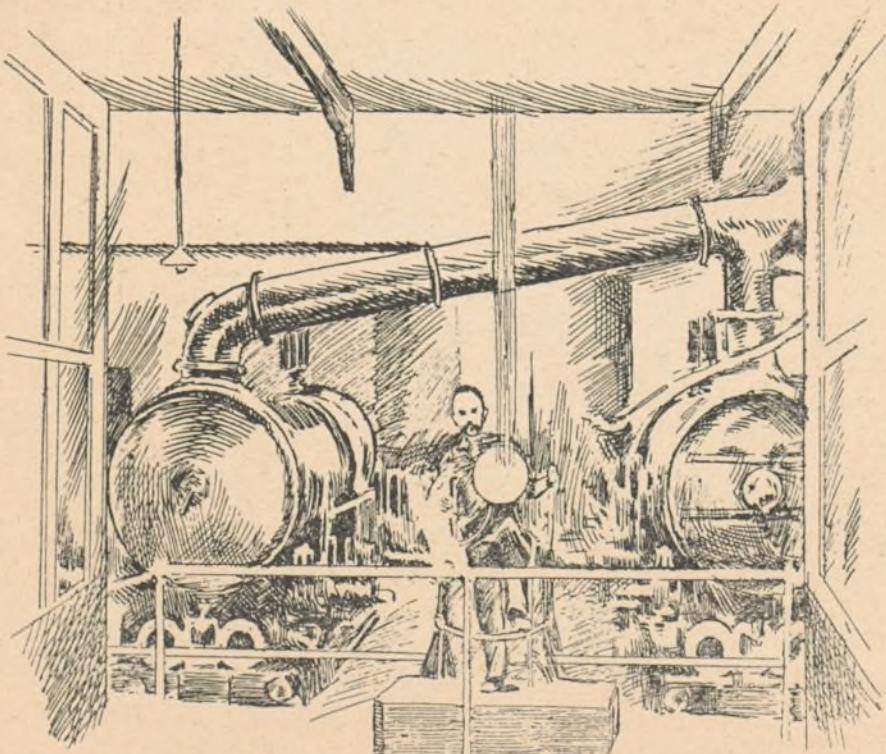
Ajoutons qu'autour de la Grande Roue, attraction principale, se groupent cent autres attractions qui font du vaste terrain qu'elle occupe, le plus agréable et le plus amusant séjour qu'on puisse rêver.

Un grand théâtre, un restaurant, un hôtel, des pavillons de vente où l'on trouve toutes sortes de souvenirs, ainsi qu'un sous-sol analogue à celui du Jardin de Paris et rempli d'attractions, constituent un ensemble de distractions qui peuvent occuper la journée entière du visiteur.

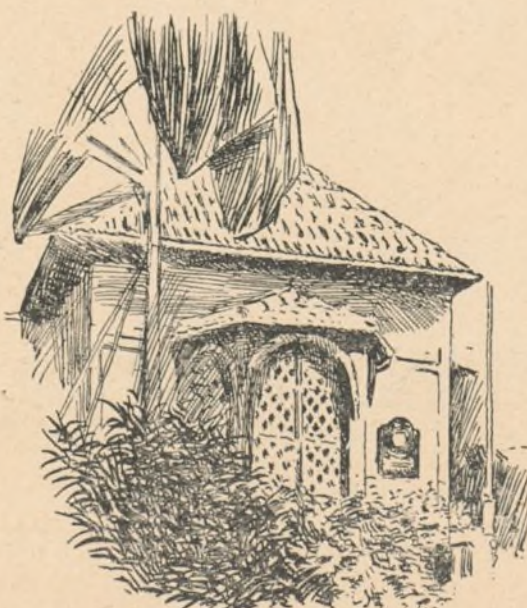
N'oublions pas en terminant de citer le nom du sympathique directeur, M. Claremont, à qui la Société de la Grande Roue a confié la mission dé-

licate de diriger les multiples entreprises qui font de la Roue en plein Paris une véritable petite ville de plaisirs et de fêtes, plus complète que la plupart des stations d'été où l'on se rend à si grands frais.

C. D.



LES MACHINES DE LA GRANDE ROUE



LA GROTTA D'AZUR



QUAI D'EMBARQUEMENT DE LA GRANDE ROUE



# FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS  
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*  
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE  
Paraissant entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS  
Du *Figaro* quotidien.

## LA PARISIENNE A LA MER



Cliché Neurdein.

A BIARRITZ. — LES BAINS DE LA GRANDE PLAGE





LE BAC DE TROUVILLE

## La Parisienne à la Mer

QUAND ELLE PART

**S**a grand'mère quittait Paris après Pâques. Sa mère partait après le Grand-Prix. Elle, ne part qu'aux premières chaleurs, milieu ou fin de juillet, sans date.

Sa grand'mère était une personne sage et régulière en toutes choses. Elle avait paru, jeune mariée, à la Cour de Louis-Philippe et en avait conservé les allures simples, modestes et régulières, avec des bandeaux ondulés comme la reine Marie-Amélie. Toujours aussi elle avait gardé l'habitude de faire ses malles pendant la Semaine sainte. Elle avait envoyé ses cartes P. P. C. la semaine d'avant ; et maintenant, en toute tranquillité, on enlevait les tapis, on mettait des housses aux meubles, aux lustres, aux candélabres, à la pendule de la cheminée ; on descendait les rideaux, on les pliait soigneusement ; on semait le camphre, le vétiver et le poivre un peu partout, et, le lundi de Pâques, on partait pour la campagne.

On allait s'ennuyer, on le savait ; mais c'était réglementaire, et pour rien au monde Madame Challandard, dont les bandeaux blancs avaient la majesté d'une couronne, n'aurait manqué de fermer ses volets le lundi de Pâques au matin. Elle se devait cela à elle-même.

La Parisienne d'aujourd'hui n'a plus de scrupules mondains. Je ne sais pas si elle en a beaucoup d'autres, mais pour ce qui est des traditions..., elle s'en bat l'œil et s'en moque comme d'un noyau de cerise... « Ah ben ! dit-elle, s'il fallait s'occuper de ça !... »

Sa mère avait encore le respect de certains usages. Elle avait brillé aux Tuileries, à la fin de l'Empire, et avait fait partie du groupe des *professional beauties* après la guerre, prolongeant

sa jeunesse avec un art sans égal. Elle avait peut-être un peu fait parler d'elle, et la presse mondaine avait abusé de son nom, mais qui pouvait en vouloir à la belle comtesse de Portebau, dont le salon était une académie d'élégance et de bon ton qui suffisait à donner à tout habitué un brevet d'aristocratie. C'est après le Grand-Prix qu'elle quittait Paris pour Deauville, où elle avait une belle villa sur la mer, et un délicieux jardin entretenu à grands frais. Elle y donnait des fêtes, pendant et après les courses et, jusque-là, on tâchait de ne pas trop s'ennuyer. Il y avait pour

cela les bals et les représentations du Casino, les promenades en mail, le tennis, qui commençait à être à la mode, la Potinière le matin aux bains de Deauville, les planches l'après-midi, à Trouville, le bain de cinq heures et la photographie instantanée, qui était à ses débuts et faisait fureur.

Être ou ne pas être photographiée en costume de bain, c'était, selon l'humeur ou les formes de chacune, une crainte ou un espoir. Si on était maigre ou trop forte, on se couvrait jusqu'à l'eau d'un peignoir flottant sur les bras. Si l'on était faite au moule, on n'était pas fâchée d'être... prise au vol, mais par qui... et comment ? Le mari était jaloux quelquefois, et il y avait eu des scènes déplorables, même des procès. Il fallait donc un peignoir, que l'on quittait au bord de la vague mourante et léchante, mais après avoir inspecté l'horizon :

« Paul est-il là ? Non. Le vilain jaloux est heureusement en train de jouer. Et Lucien ? Quel est cet animal qui braque sur moi son appareil ? Mais que fait donc Lucien ? »

Et la belle déshabillée piétinait dans la vague, gardant son peignoir, jusqu'à ce que l'animal indiscret fût occupé ailleurs.

« Ah ! voilà Lucien ! »

Le peignoir tombait ; les formes apparaissaient un instant, sveltes et moulées dans le costume, et la Parisienne se laissait



Cliché Richard (Cannes.)

LES RÉGATES DE TROUVILLE. — « LA FAVORITE », A. M. MANTOIS





LE « SAS » DE TROUVILLE



LES RÉGATES. — PRÉPARATIFS DE LA COURSE

choir dans la vague mousseuse, telle la nymphe qui fuyait éperdue vers les saules, mais voulait être vue avant de disparaître.

Et le soir, dans le jardin de la villa, on s'éloignait un tantinet pour causer.

« Eh bien, ce cliché ? »

— Pas bien venu. J'étais trop loin. Il faudra recommencer demain.

— Trop loin ! Ma parole, vous ne doutez de rien ! Il faudra que je pose devant votre appareil, que vous preniez votre temps, et que je sois la fable de Trouville ?

— Pas du tout. Je prendrai un fauteuil-guêrite sur votre passage. Je m'y installerai à proximité de l'eau, et personne n'y verra rien. Mais laissez-moi le temps de prendre trois clichés.

— Pourquoi trois ?

— Dame, il faut bien : de dos, de profil et... de face.

— Ça, c'est beaucoup. Je n'oserai jamais me retourner. Enfin nous verrons, mais si vous me ratez cette fois, c'est fini.

— Soyez tranquille, je ne raterai pas ! »

C'étaient là les plaisirs de Trouville, à cette époque, sans compter les autres.

On s'amusait beaucoup, et toute proposition de partie était accueillie, sauf le : « Avec qui ? »

Avec qui ? Tout était là, car dans ce Trouville-Deauville où se retrouvait tout Paris, où les planches étaient appelées un pro-

longement du boulevard, les groupes étaient nombreux, mais n'y entraient pas qui voulait. On ne s'amusait bien qu'avec son groupe. Aussi les potins se vengeaient et couraient, couraient... plus vite que le fameux train du samedi, le train des maris, appelé cyniquement... « le train jaune ! »

Trouville, on le voit, n'est pas très changé.

Comme il me souvient de ces années, de 1881 à 1885, où l'on s'est tant amusé là-bas. Je revois encore toutes les physionomies connues de ce temps-là ; quelques-unes... moins jeunes, — et moi donc ! — quelques-unes disparues : le prince Napoléon se promenant sur les planches, les mains derrière le dos, avec M. Joubert, directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas ; le docteur Ricord, qui faisait bâtir sa villa au delà de Deauville ; la princesse de Sagan, à sa villa persane, avec la marquise de Gallifet, le baron Alphonse de Rothschild, qui n'allait pas encore à Dinard ; tout le clan aristocratique, tout le clan financier et tout le clan des jeunes gens, aujourd'hui pères de famille sans gravité.

Et les yachts français et anglais amarrés dans le port : *L'Eros*, au baron Arthur de Rothschild, vendu plus tard à M. de Clercq, et *Le Sunbeam*, qui plus tard fit naufrage dans un voyage au long cours et sur lequel on pouvait se croire dans le plus riche et le plus confortable appartement.

Mais à quoi bon les souvenirs d'antan ?

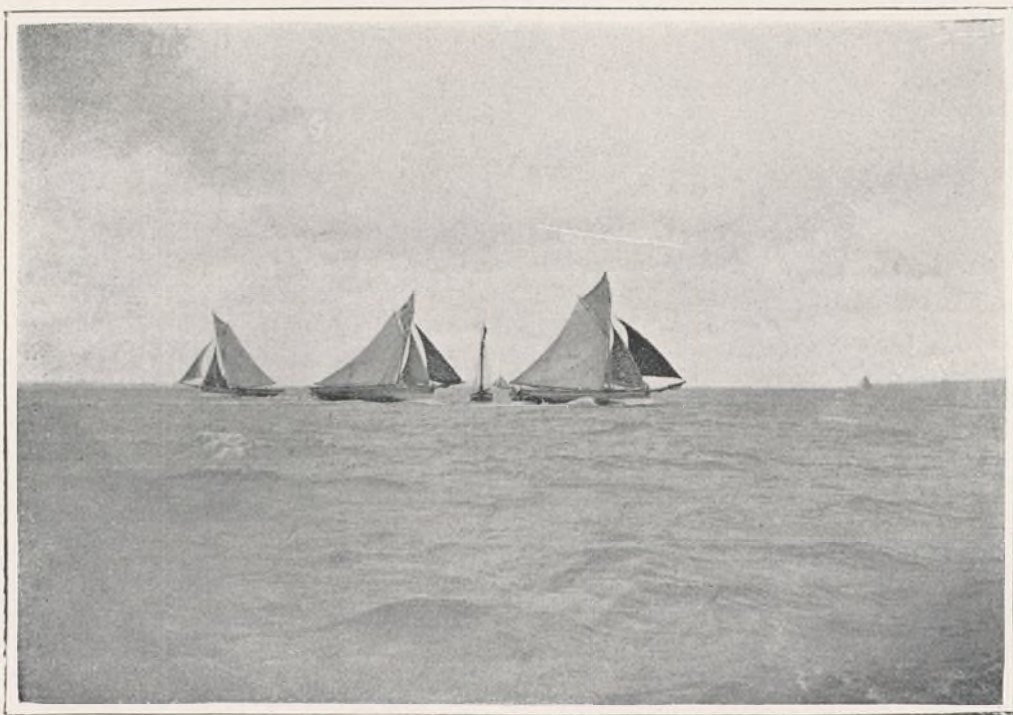
Si vous me lisez, Madame, vous qui étiez la plus belle à cette



Cliché prêté par M. Charlet.

LES RÉGATES DE TROUVILLE. — LE DÉPART DES 20 TONNEAUX





LES RÉGATES DE TROUVILLE. — LA COURSE DES COTRES DE PÊCHE

époque et qui portiez si crânement un chapeau à la Rubens à cette soirée dansante du Casino de Deauville où j'ai valsé avec vous pour la dernière fois, si vous me lisez, vous qui conduisiez en tandem si gentiment, la main légère et le cœur sur la main, ne croyez pas que je vienne ici énumérer les années écoulées depuis lors.

C'était hier. Je ne vous ai pas revue ; et je vous revois encore telle vous étiez alors, telle vous êtes encore, j'en reste convaincu.

\*\*\*

Mais revenons à la Parisienne d'aujourd'hui.

Frimousse au vent, cheveux relevés et ondulés, parler sec et nerveux, main fine, pied ferme, marche légère et assurée, gaieté de pinson, moitié cabotine et moitié grande dame ; un peu homme avec les hommes et très femme avec les femmes ; ne craignant pas l'argot, mais en connaissant les limites ; aimant la foule, la vie, l'agitation, la fièvre, voulant tout voir et ne rien ignorer, être avec tout le monde et n'avoir personne sur le dos, suivre le mouvement et s'en abstraire à tout instant ; feignant plus qu'elle n'en fait ; souvent très régulière mais craignant de le paraître, de peur d'éloigner les flirts ; cultivant tous les exercices du corps, tous les sports, ignorant les vapeurs de Madame Récamier, les préciosités de tout genre ; bonne enfant, bon garçon même, mais n'admettant pas qu'on lui marche sur le pied et répondant



LES RÉGATES DE TROUVILLE — « BÉBELLE », A M. LORNE CURRIE (1 TONNEAU)

du tac au tac, à la blague toujours, avec une ironie troublante ou une pointe acérée ; fuyant les fâcheux, les raseurs, les rastas, les mal élevés, les poncifs, les « qui croient que c'est arrivé », les « pas dans le train », les amoureux transis, les naïfs et les cyniques ; ayant sur toutes choses des opinions de mode, un goût moyen qui ne méprise ni ne s'exalte, et une instruction solide mais incomprise ; appliquant une intelligence merveilleuse et primesautière aux choses les plus futiles ; prenant tout à la blague, surtout la vie ; capable d'héroïsme, excepté contre l'ennui et le délaissement ; fidèle à ses désirs, à ses volontés, à ses caprices, mais jusque-là seulement ; respectant peu et aimant qu'on respecte ; ayant codifié la vie, les usages, mais sans numérotage et dans un labyrinthe de lois hors lesquelles on n'est plus de son groupe ; coquette en tout, jusqu'aux moindres détails, et voulant qu'on le sache ; le nez au vent ; telle est la Parisienne d'aujourd'hui, différant de l'ancienne par une sorte de virilité, par l'insouciance apparente et les instincts pratiques, par le langage et les allures, par le côté « gamin de Paris ».

Ouf ! la phrase est longue. Mais à qui voudra définir en moins de mots le sphinx parisien, je me permettrai de lui rire au nez.

Le langage ? Elle fait de la *photo* ; elle faisait de la *bécane* et du *teuf-teuf*, mais déjà le mot a vieilli, et elle fait de l'*auto*. Son petit frère vient de passer son *bac* ; il n'est pas fort en *math*,



LE RETOUR DES RÉGATES, A TROUVILLE. — RENTRÉE DU VAPEUR « ITIS », A M. G. POTTIER



mais il est calé sur la *gymn*. Elle traite ses flirts sans façon : Edmond est rien gobeux ! Gonzague est un peu rosse ! Elle est Madame Sans-Gêne, mais dans l'intimité seulement, et sait à merveille prendre de grands airs et « faire sa tête » pour « se payer celle des autres ».

Sa mère s'amuse de ce genre, mais sans l'imiter, et sa grand-mère en lève les bras au ciel.

C'est le progrès !

Où il va se nicher !

Elle adore Paris et s'y attarde volontiers jusqu'à la fin de juillet, mais, par une singulière contradiction, elle ne peut le souffrir d'octobre à janvier, parce qu'il n'y a encore personne, et l'adore en juillet parce qu'il n'y a plus personne. On dirait qu'elle préfère la fin des choses à leur commencement, et ce n'est pas cela : c'est tout simplement qu'elle ne veut pas attendre. Elle

aime à arriver des dernières au bal, pour faire son entrée, et veut cotillonner jusqu'à la fin.

La vie n'est-elle pas pour elle un perpétuel cotillon ?

Une fleur de l'un, une faveur à l'autre, un tour de valse avec l'un et avec l'autre, et la vie est finie !

Juillet ! mais c'est le moment des intimités charmantes, des petits diners aux bougies, à Madrid ou à Armenonville ; des promenades au Bois dans la fraîcheur de la nuit, des après-midi au Cercle de Puteaux, — mais a été fermé cette année, — des visites aux amies installées à Saint-Germain, à Montmorency, à Rambouillet, à Fontainebleau ou dans les châteaux des environs. Ce n'est pas encore la campagne, mais un mélange de la ville et de la campagne, et l'on prend aux deux ce qu'ils ont de meilleur.

Et puis on est censé être resté presque seul à Paris, et on est



A LA GORDE

cinq cents à faire la même chose. On est censé ne pas y être, et on y est avec tous les plaisirs de l'incognito et du loup au bal masqué. On se voit ou on ne se voit pas, selon son goût, et les flirts restent. On les convoque ici ou là, et la vie prend une saveur toute particulière.

« Mon Dieu, qu'il fait chaud !

— Baste ! c'est bien pis à la campagne

— Mais à la mer ?

— Je ne veux pas y arriver la première, ce serait mortel. Quand tout le monde y sera, nous partirons. »

Et c'est ce « quand tout le monde y sera » qui retarde chaque année l'arrivée des Parisiennes aux bains de mer ou autour du lac.

Autour du lac ?

Eh ! sans doute. Il n'y a que deux lacs au monde : celui du Bois de Boulogne, dont on ne parle plus depuis l'Empire, et le lac de Genève, le seul lac parisien au monde ! L'autour du lac n'est plus au Bois, mais à Évian, Thonon, Montreux, Terri-tet, etc. Cependant, il n'y a que les propriétaires de villas et les professionnels du lac qui y aillent avant septembre. Août est consacré à Trouville, Dieppe, Dinard et Luchon, tandis que septembre appartient au lac Léman, à Biarritz, aux débuts de la chasse et de la vie de château.

OU ALLER

Voici donc la fin de juillet : il faut partir... Aller où ?...

Pour les mondaines et les femmes « dans le train », il n'y a que Trouville-Deauville. Dinard est plus aristocratique peut-être, et plus anglais, mais on s'y amuse moins. Dieppe ne sera pas abandonné ; on ira y passer la semaine des courses.

Boulogne, Berck, Cabourg, Villers, Houlgate et Royan sont encore des plages élégantes, mais à un degré inférieur.

Pour les fortunes moindres encore, il y a ce qu'on a appelé « les petits trous pas chers » : Le Crotoy, Saint-Valery-sur-Somme, Le Tréport, Saint-Valery-en-Caux, les Petites-Dalles, Etretat, Villerville, Luc et Lion-sur-Mer, Granville, Paramé, Saint-Lunaire, Concarneau, Le Croisic, Pornic et Pornichet, Les Sables, etc.

Vous verrez que dans l'avenir toute la côte française de l'Océan, depuis Boulogne jusqu'à Royan, ne sera plus qu'une suite ininterrompue de villas, de cabines de bains, de parasols, reliés par un service d'automobiles.

On viendra d'Autriche, d'Allemagne et de Russie pour se mettre à la fenêtre sur l'Océan et n'avoir ni trop chaud ni trop froid.

Parbleu, Ostende vaut Trouville à certains points de vue, et le luxe y est même beaucoup plus grand ; mais on y est plus guindé, on s'amuse moins, et il y fait froid certains jours.

La côte française sera toujours la côte privilégiée.

La Parisienne s'appête donc à partir pour Trouville.

« Joséphine, faites les malles ! »

Joséphine s'y entend. En deux heures, tout est prêt à être emballé. En deux autres heures, tout est emballé, si nombreuses que soient les toilettes à emporter ; et il ne manque aux préparatifs que les objets particuliers à emporter dans les sacs de voyage.

Croyez-vous que ce soient les objets de toilette ?

Oh non ! La Parisienne a cela en double, si ce n'est en triple, et son sac de voyage pour sa toilette est toujours au complet et toujours prêt.





...ET CUPIT ANTE VIDERE

« Que manque-t-il ? »

— Rien. Ah ! si ; ce costume tailleur qui n'est pas encore livré. »

Et on téléphone bien vite au grand couturier, si toutefois les demoiselles du téléphone permettent d'aller aussi vite.

Quant au valet de chambre, en deux mouvements, il a préparé les bagages de son maître, tandis que le maître d'hôtel et le valet de pied mettent en tas les sièges du salon, jettent des draps par-dessus, serrent les bibelots épars sur les meubles, ferment tout et gardent les clefs. Les chevaux partent les premiers avec deux voitures seulement, la victoria et le tonneau.

A noter ce détail que, depuis vingt-cinq ans, les bagages de Monsieur ont pris un peu plus d'importance, et ceux de Madame un peu moins. La Parisienne ne veut plus emporter dix malles et cinquante robes pour une saison à la mer. Que lui faut-il ? Deux costumes tailleur pour la plage, deux toilettes pour les promenades en voiture et le casino, deux autres pour les courses, et deux autres enfin, un peu plus habillées, pour les soirées.

Elle y joint encore quelque fantaisie de toilette, et cela fait tout au plus une dizaine de robes. Il ne faut pas « s'empêtrer » de bagages et « le faire à la pose ». Ce qui a augmenté en nombre, ce sont les costumes spéciaux : cyclisme, automobilisme, tennis, yachting, sans oublier deux costumes de bain, pas trop collants, pas trop bouffants, laissant deviner les formes sous la blouse courte et dissimulant le corset-cinture nécessaire au maintien de la taille.

Les bagages de l'homme élégant se sont augmentés d'autant de costumes de sport et de vêtements de fantaisie. Il faut une malle pour les chapeaux et les casquettes, et une autre pour les chaussures avec leurs embauchoirs. Le linge de corps tient beaucoup de place aussi, et le nombre des cravates est indéfini, mais ce qui prime tout, c'est le costume de chauffeur. On n'est plus un homme élégant sans une automobile et un costume de chauffeur.

A propos, et l'automobile ?

Elle est partie en même temps que les voitures, mais par la route, et elle arrivera peut-être la première à Trouville. Le mécanicien en est chargé. Il fera la moitié de la route ce soir et l'autre moitié demain matin, et n'ira pas trop vite. Inutile de se casser le cou quand le patron n'y est pas.

Tout est prêt ; les bagages sont enlevés le lendemain à la première heure, et l'on part... On est arrivé.

Un peu de fraîcheur en traversant les jolies vallées normandes où paissent les vaches entre les pommiers, et un souffle salé dès

que le train s'arrête sur les bords de la Touques, c'est tout ce dont on s'est aperçu en wagon.

La villa de Deauville est prête. Tout est à sa place en un clin d'œil : on change de toilette et, une heure après l'arrivée, on est là comme si l'on y était depuis un mois. Le salon même a pris tournure avec les petits riens, photographies, bibelots sans importance, que la Parisienne emporte avec elle et qui constituent son *home* le plus intime.

## TROUVILLE-DEAUVILLE

Le premier jour est le moins agréable ; on est installé, mais il est trop tard et trop tôt aussi pour faire des visites.

Mais on se retrouvera partout. On ne peut pas faire deux pas sans rencontrer quelqu'un de connaissance.

Ah ! quand on a quelque chose à cacher à Potinville, ce n'est pas bien commode. Il y faut des ruses d'Apache, et encore n'est-on pas certain d'échapper aux yeux indiscrets, ou tout au moins aux remarques, aux commentaires, aux déductions, et, de l'un à l'autre, le petit raconter va plus vite que par le téléphone. C'est un papillon qui voltige sur la plage, soulevant les rires partout où il se pose, et le soir, papillon de nuit, il entre dans les villas à l'heure du dîner, par la fenêtre grande ouverte, ou par la porte, avec le dernier invité ou le premier visiteur, et ce sont des fous rires autour de la table, sous la lumière rose des petits abat-jour, ou dans les coins assombris du salon.

Parfois aussi il prend naissance au petit jour, à l'hôtel, à la suite d'une rencontre de corridor ou par les papotages du valet de chambre que l'on a amené et qui tient cela de la femme de chambre de Madame X.... Mais c'est là le potin honteux, celui dont on n'avoue pas l'origine et qu'on a soin de dénaturer un peu quand on l'accepte. On brode..., car que faire, à moins qu'on ne lise, et... on lit si peu... même au lit !

Voilà donc notre gentille petite Parisienne sortant de chez elle avec son mari, à pied. J'ai mis une virgule afin qu'on ne croie pas que Madame a mis son mari à pied, comme un simple cocher.

Ils vont tous deux à pied, à côté l'un de l'autre, comme de vieux amis qui n'ont plus grand-chose à se dire, bien qu'il y ait à peine trois ans qu'ils soient mariés. Ne croyez pas qu'ils se donnent le bras : ce serait d'un ridicule achevé. Il y a trente ans qu'on ne donne plus le bras dans la rue, et même la mode anglaise de passer son bras à celui de la femme, au contraire de l'ancienne mode, est tout à fait mal vue. C'est un genre demi-castor.

Mari et femme ne sortent ensemble que lorsqu'ils vont au même but précis : dîner ou rendez-vous de promenade. D'habitude, chacun va de son côté, surtout à pied, et s'ils vont



JOLIS PIEDS !





Gliché Neurstein.

Typographie Goupil, Paris.

A BERCK-SUR-MER. — LA PLAGE A MER HAUTE

Typographie Goupil, Paris.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1899.

Ayuntamiento de Madrid









... QUOS EGO !...

ensemble, cette fois, sans but précis, c'est que le cocher ne peut pas atteler le jour de l'arrivée.

Et quand il s'agirait d'un mari mis à pied, qu'est-ce que cela ferait ? Le monde n'a pas à savoir ces choses-là. Et quand il les saurait, le ménage n'en serait pas moins uni en apparence et n'en serait pas plus mal vu dans le monde. J'en connais même qui diront... « au contraire ! »

Connaissez-vous la prière que font, en Espagne, les nouveaux mariés, à saint Jacques de Compostelle ?

Non. Eh bien, je vais vous l'écrire pour que vous vous en souveniez, même à Trouville :

« O grand saint Jacques, faites que je ne le sois pas ! »

« Si je le suis, faites que je ne le sache pas ! »

« Si je le sais, faites que je ne le voie pas ! »

« Et enfin, ô grand saint Jacques, si je le vois..., faites que je ne croie pas ! »

C'est ainsi que les philosophes, dit-on, comprennent le parfait bonheur en ménage au delà des Pyrénées, et ce n'est pas une raison pour que ce soit un mensonge en deçà.

Mais quelle digression !

Que voulez-vous, on ne peut pas faire, deux pas à Deauville où à Trouville, sans rencontrer cinquante sujets de distraction : un ami, une amie, une idée même !... Et pourtant, il faut l'avouer, les rencontres d'idées sont plus rares.

Nos Parisiens ont à peine mis le nez dehors qu'ils se heurtent contre le jeune d'Andouilly.

« Ah ! vous voilà, dit-il. Depuis quand ? »

— Depuis tout à l'heure, le train de Paris.

— Tiens, j'étais à la gare ; je ne vous ai pas vus !

— Parbleu ! vous étiez trop occupé auprès de Miss Falk et de sa mère. Vous leur en faites une cour !

— Allons, voilà que ça commence. Je vous assure que je n'y suis pour rien. Je les ai pilotées à l'Hôtel de Paris, voilà tout ; et vous voyez que je les ai déjà lâchées.

— Dame, vous leur laisserez bien le temps de se débarbouiller.

— Plus encore, si elles veulent.

— Voyons, vous ne nierez pas...

— Absolument.

— Alors quoi ?

— J'ai rendu service à un ami qui, lui, est très amoureux...

— Vous faites le jeu. Ce qui veut dire que vous tenez la corde. L'autre rattrapera, s'il peut.

— Je proteste. Je ne tiens ni corde ni ficelle.

— Alors quel bénéfice ? Serait-ce la mère ?

— Ah ! non, par exemple. Ne peut-on pas se rendre utile sans y attacher un intérêt quelconque ?

— Mon cher, ce n'est pas naturel. Il y a anguille sous roche. Nous découvrirons cela. Qui sait, on nous le dira peut-être demain matin...

— A la Potinière ?

— Précisément.

— J'y serai, et je vous fais le pari que vous ne saurez rien.

— Soit, mais je parie qu'avant de quitter Trouville je saurais.

— Mais puisqu'il n'y a rien, que voulez-vous parier ?

— Un diner à l'hôtel, à la table voisine de Miss Falk, pour la faire enrager. Ça vous va-t-il ?

— C'est entendu.

Et d'Andouilly s'en va en riant.

Un peu plus loin, un fiacre vide vient à passer. On saute dedans et on se fait conduire à Trouville. Vingt petits bonjours le long de la route :

« Tiens, Machin ! Il a la mine déconfite. Il a dû perdre aux petits chevaux ou au baccara. Ah ! Madame de Belloie ! Comme elle a engraisé. Pauvre Christian ! »

Et ainsi de suite. On s'arrête au casino : un abonnement à prendre, un coup d'œil à donner au programme des spectacles, aux petits chevaux, où l'on retrouve des tas d'amis, mais trop occupés pour causer. Un



SAUVÉ !



tour sur la terrasse, et on descend sur les planches, où déjà commence la procession des promeneurs. On ne s'y arrête pas et l'on va droit à la plage, pour serpenter lentement autour des guérites et des parasols.

C'est l'heure du bain et l'animation est extrême. Les enfants courent, les pieds nus, les pantalons retroussés, ou font des trous dans le sable et des châteaux forts que la vague vient saper. Des groupes se sont formés, disparates et d'inégal intérêt; il monte de cette foule assise un bruissement de ruche, un bourdonnement de conversations semé de rires. Sous le soleil qui tape dur, les toilettes légères et les ombrelles font un parterre multicolore, et tout ce monde, tourné du même côté, a l'air d'un autre parterre, d'une cohue de spectateurs devant le spectacle dont on ne se lasse pas : la mer.

Elle étale, bleuâtre et miroitante, et ses petites vagues faites exprès pour les Parisiennes, viennent tapoter gentiment les costumes arrondis qu'on expose à leurs coups innocents.

Il faut même se baisser pour en recevoir la claque chatouilleuse, et l'on crie parce que c'est drôle de crier et d'avoir l'air d'avoir peur.

N'oublions pas que nous sommes en Normandie et que « pour un jour où il n'y a pas de vagues, il y a tout de même des vagues, mais que pour un jour où il y aurait des vagues, il n'y en a pas. » Maintenant vous êtes fixé. Ce sont des vagues un peu vagues.

Les baigneuses n'ont pas toutes le costume à blouse que j'ai décrit et qui lui aussi est Normand : assez flottant pour ne pas trop mouler, mais pas assez flottant pour ne pas mouler. Il est très savant ce costume, surtout quand les vagues... Mais que dirons-nous de celles qui portent le costume collant ? Nous n'en dirons rien, n'est-ce pas, parce que nous ne cachons pas notre admiration et que même les censeurs sévères restent là comme les juges de l'aéropage devant Phryné. Nous ne serions vraiment scandalisés que si les formes, ainsi mises en évidence, étaient exubérantes ou étiées. Celles-là manqueraient totalement de pudeur en ne se dissimulant pas de leur mieux.

Les baigneurs, eux, se divisent en trois classes :

Les tritons;  
Les biscuits;  
Les suiveurs.

Les tritons sont les fort nageurs. Ils passent devant la galerie avec l'assurance d'athlètes qui ont accepté le caleçon. Ils font des effets de torse avant de plonger et, même en plongeant, songent aux regards qu'ils ont dû attirer. Machinalement, dès qu'ils sortent de l'eau, ils se retournent vers la plage pour jouir de l'effet produit. Il y aurait cent lorgnettes braquées sur eux, qu'ils n'en seraient pas étonnés, mais il n'y a rien, ou du moins ils sont trop loin pour être vus, et dès lors, confiants dans la puissance de leurs brassées, ils s'allongent sur la verte et poussent au large avec une vigueur qu'on ne manquera pas de remarquer.

La sortie n'est pas moins noble que l'entrée. Ils ne se secouent pas comme les chiens, ne marchent pas courbés en avant pour laisser l'eau « dégouliner » le long des bras; ils marchent droit, les mains sur les hanches, le regard plein d'assurance cherchant obliquement des regards admirateurs. Et lentement ils remontent vers leur cabine : l'effet est produit.

Les biscuits sont ceux qui trempotent leur individu, par ordre du médecin. Modestes, sans prétention d'aucune sorte, ils vont très vite à la vague, se jettent dans son écume, sautillent un instant, essaient quelques brassées et s'en vont se dandinant à travers le ressac, puis bien vite, sur le sable, les bras ballants, jusqu'à leur cabine.

Les suiveurs sont les malins. Ils ne font pas d'effets de torse, nagent ou ne nagent pas, peu importe, mais donnent volontiers des leçons de natation aux jolies femmes.

« Pas comme ça. Vous ne vous étendez pas assez. Vous avez peur... Voulez-vous que je vous soutienne ? Une main seulement. Là ! pas si vite. N'écartez pas les doigts. Ne craignez pas d'écarter les jambes. Très-bien. Que vous êtes jolie comme ça ! Voulez-vous faire la planche ? Ça vous sera bien difficile !... »

Je passe sur les facéties de ce genre de professeurs. Il en est



MÈRE ROMAINE : « PÊTE, NON DOLET »

de moins ridicules qui se contentent de retrouver à la vague Madame X ou Madame Y. Ils savent à quelle heure elle se baignera, mais comme elle n'est pas toujours très exacte, il leur arrive de prendre des bains un peu longs.

Quelques baigneuses nagent comme des sirènes et aiment à entraîner au loin leur flirt qui doit nager alors comme un poisson, fût-ce entre deux eaux. « Qui m'aime me suive ! » dit la

sirène : Comment lui résister ? Et, fendant l'onde amère à grandes brassées, ils s'en vont... ils s'en vont.

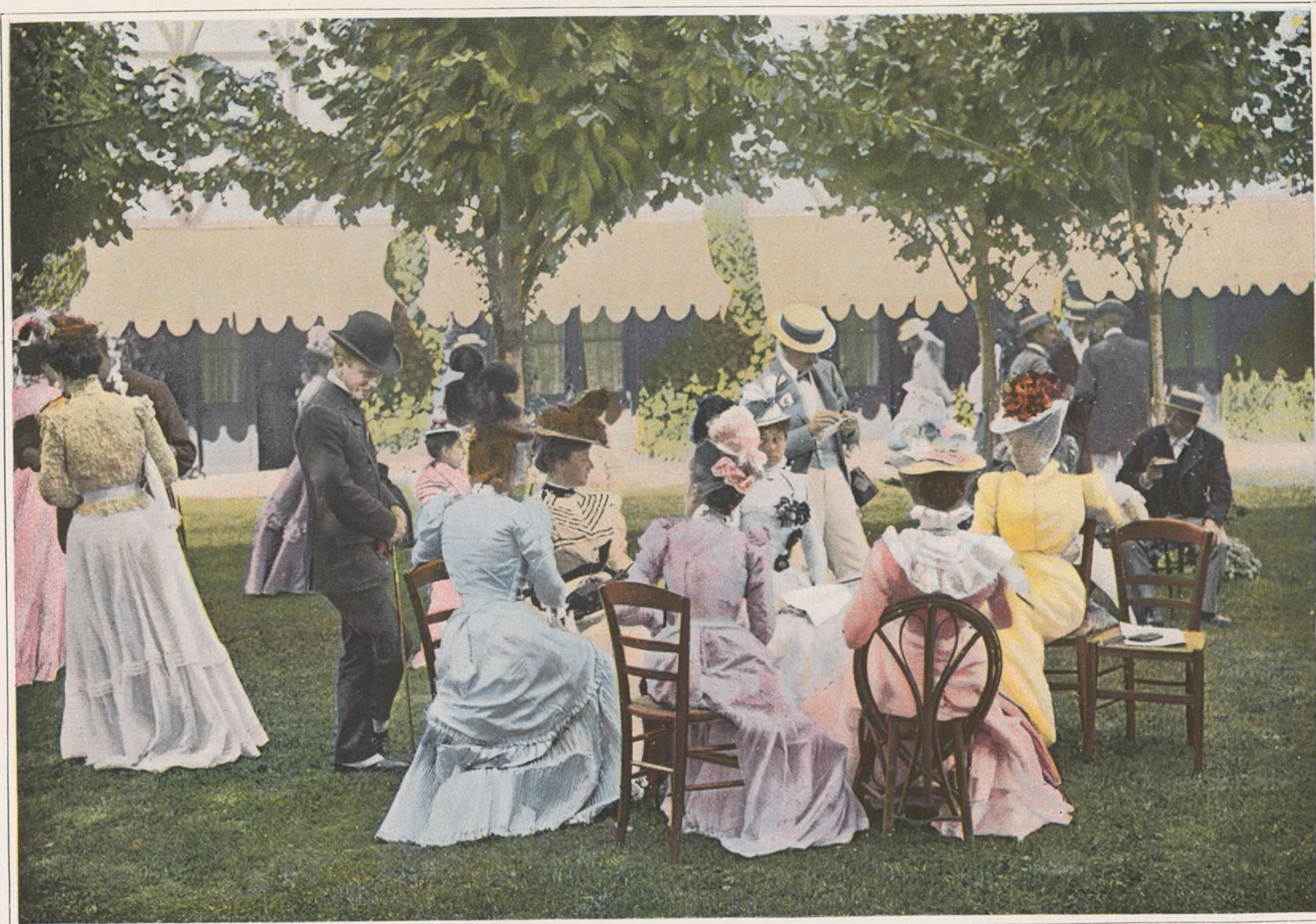
Hélas, c'est pour le mari que l'onde est amère. Il n'est pas aussi fort nageur et il se désespère de cette fuite qu'il feint de croire dangereuse pour ceux qui s'éloignent, alors qu'elle ne l'est que pour lui.

Oh, ils ne feront pas grand mal : ils se contentent de rire du



mari qui les appelle en vain ; ils font la sourde oreille et plus loin, plus loin, ils s'arrêtent, se tiennent debout dans l'eau, cela est très

facile en agitant lentement les pieds comme si l'on pédalait. Ils causent, et la déclaration aquatique n'est pas la moins originale.



A DEAUVILLE. — UN COIN DU PESAGE

Il y a cependant, pour le mari, un moyen de s'en tirer habilement.

Il a été employé, il y a quelques années, à Trouville, mais n'a pas encore été mis au théâtre, ce qui me permet d'en parler. Mais, pour ne désigner personne, mettons que j'invente :

Le mari, bon nageur, suit... de loin, ne voulant paraître ni surveiller, ni autoriser.

Tout à coup une idée géniale traverse son cerveau : il se met à appeler au secours.

Qu'est-ce ?

Moins que rien : un mari qui se noie !

Il y a le bateau de surveillance !

Mais le mari n'appelle pas au bateau : il appelle les fugitifs qui sont bien forcés de revenir en hâte.

« Qu'avez-vous ? »

— Une crampe. Ce n'est rien. Inutile d'appeler le bateau. Il suffira de me soutenir un peu, jusqu'à ce que j'aie pied. »

Et voilà le mari regagnant la plage soutenu et sauvé par celui-là même qui voulait le perdre. La foule a vu le sauvetage.

Aussi quelle reconnaissance le mari ne doit-il pas à son sauveur ! Il fait son éloge à tout venant, parle de demander pour lui une médaille de sauvetage et, de Trouville à Deauville, ce n'est qu'un long éclat de rire, sans qu'on puisse dire au juste de qui l'on rit.

En effet, la reconnaissance du mari est si grande, qu'il obsède à tout instant son sauveur, ne le laisse pas seul cinq minutes avec sa femme, le rend ridicule à force d'exagérer le service rendu et l'ennuie à tel point que le sauveur se sauve à son tour en partant pour Dieppe, et tout le monde est sauvé, y compris le mari qui s'est bien sauvé lui-même et qui rit le dernier.

#### A LA POTINIÈRE

Ce que fait la Parisienne à Trouville le soir de son arrivée ? Mais rien que de très simple. Elle dîne chez elle, en tête-à-tête avec son mari et peut-être une amie rencontrée ; elle reçoit deux ou trois visiteurs, de ses intimes, et elle se couche de bonne heure.

Le lendemain matin, dès huit heures, elle est sur pied. A neuf heures, elle est à la Potinière sur la terrasse en planches, à l'abri du soleil, dominant les bains de Deauville, et là commence la vie de Potinville.

« Ah, c'est vous ! comme vous arrivez tard. D'où venez-vous donc ? »

— De Paris.

— Pas possible. Qu'est-ce qui vous retenait là-bas ?

— Rien, ni personne. Et je ne me suis pas ennuyée.

— Eh bien vous avez de la chance, car ici ce n'était pas gai jusqu'à présent. Ça commence à peine.

— C'est bien pour cela que je ne suis pas venue plus tôt.

— C'est gentil pour nous, ce que vous dites là !

— Voyons, ma chère, quand on met son ennui en tas, est-on plus heureux ? Et puis, je ne vous savais pas ici.

— A la bonne heure ! Et Jean, comment va-t-il ? Cet excellent Jean !

— Mon mari ? mais « ça boulotte ! » Il boulotte même très bien.

— Il vous aime toujours ?

— Je le pense, à moins qu'il n'ait changé d'avis.

— Comme vous dites cela !

— Comme la chose la plus naturelle du monde.

— Et vous ?

— Ben, quoi, moi ?

— Est-ce que... vous l'aimez toujours ?

— Une passion, ma chère !

— Vous riez !

— Hé, comme dit Figaro : « Hàtons-nous d'en rire, pour ne pas en pleurer. »

— Et dire que ça finit toujours comme ça !

— Mais non, ça ne finit pas. Ça continue, voilà tout. Vous pensez bien que l'amour que j'ai eu pour lui, ça ne m'a jamais tordue. Pas plus que lui. On se convient de goûts, d'éducation, de genre de vie ; c'est tout ce qu'il faut pour se marier. Et après, quoi ? Ça continue ! Est-ce pas vrai ?

— Il n'y a pas de nuages entre vous ?

— Pas le moindre. Nous sommes toujours d'accord. C'est étonnant comme nous pensons de même sans nous le dire. Jamais un reproche entre nous.

— Mais, c'est qu'il n'y a pas motifs de reproches.

— (*Distraitement.*) Je le pense. Mais, à propos, mettez-moi au courant des potins.

— « A propos »... me plaît. Eh bien, les potins..., les potins..., c'est le gros La Tournelle et la petite Béchu qui s'est fait pincer par lui.

— A quel endroit ?

— A l'hôtel où elle est descendue, pas toute seule.

— Ce n'est que ça !

— Non. La Tournelle voulait savoir, et alors... il s'est caché





SUR LA JETÉE

chez elle, dans le cabinet de toilette qui n'est pas grand. Quand les coupables sont entrés, il n'a rien dit, mais à un moment donné, il étouffait...

— De rage ?

— Non, faute d'air. Il a eu une syncope; il n'a eu que le temps d'ouvrir la porte et il est tombé comme une masse.

— Le petit jeune homme s'est sauvé...

— Pas du tout. Il a eu très peur sur le moment, je suppose, mais c'est lui et elle qui l'ont relevé, l'ont porté sur le lit et l'ont soigné à merveille.

— C'est touchant !

— Comment donc ! C'est-à-dire que maintenant La Tournelle se demande ce qu'il pourra faire pour ce bon petit jeune homme.

— Il n'a qu'à s'en aller et à les laisser tranquilles.

— Mais non. Ça s'est arrangé. Ils sont les meilleurs amis du monde. Un peu plus La Tournelle nous présenterait le petit jeune homme.

— S'il est bien...

— Très bien, très joli garçon, mais... c'est un journaliste et, vous comprenez, il a une façon de faire des interviews qui ne plaît guère à nos maris.

— Ben, on ne peut pas faire de la politique sans ça !...

— Comme vous y allez ! Mon mari est député et...

— Je ne dis pas ça pour vous. Je sais très bien que vous n'y coupez pas. (Tout bas.) Avec ça !...

D'autres amis surviennent, on change de place. Écoutons encore : « Tiens, Miss Falk ! d'Andouilly ne doit pas être loin.

— Ah, vous savez déjà ?...

— Parbleu, elles sont arrivées par le même train que nous et d'Andouilly n'avait d'yeux que pour elles. Cette Américaine l'hypnotise.

— Elle est assez jolie pour ça !

— Oui, et assez riche aussi !

— Le fait est que ce pauvre d'Andouilly est à la côte, à ce qu'on dit.

— Ben ! ce n'est pas bête d'échouer à Trouville, quand on est à la côte. Il y a des moyens de sauvetage.

— Vous n'y êtes pas, intervient Madame de la Houquette : d'Andouilly ne fait pas la cour à Miss Falk.

— Alors c'est à la mère.

— Vous allez le voir, car le voici.

— Bonjour.

— Bonjour. Ce n'est pas pour nous que vous venez.

— Pour qui donc ?

— Tournez-vous.

— Miss Falk ?

— Sans doute.



A TROUVILLE. — L'HEURE DES POTINS



— Vous vous trompez. Et la preuve, c'est qu'après les avoir saluées, je vais tout simplement aller prendre un bain.

— A propos, venez-vous demain au Havre sur le yacht de Suchard ?

— Non, j'accompagne ces dames à Honfleur, en passant par Villerville.

— Hein ! vous voyez !

— Je suis bien forcé de les piloter un peu.

— Eh bien, venez diner ce soir à la maison.

— Mille regrets, je suis retenu.

— Par elles ?

— Je pourrais mentir ; ce serait mon droit ; j'aime mieux vous dire : oui.

— Parfait. Bonne chance. Et puis vous savez, si ça peut vous être utile, disposez de nous. Nous les inviterons tant que vous voudrez.

— Merci. Vous êtes toujours les meilleures.

— Au revoir. Mais n'oubliez pas notre pari.

— Ça tient. Ah, ah ! vous n'y êtes pas.

— Je brûle, au contraire.

— Tenez, reprend Madame de la Houquette, regardez comme il est plus aimable pour la mère que pour la fille.

— Ça, c'est pas une raison ; ça s'appelle « remonter à la source ».

— Oui, mais ça ne biche pas avec les Américaines, ce truc-là.

— Voulez-vous mon avis, insinue un vieux beau ; ce n'est ni à la mère ni à la fille qu'il fait la cour.

— Elle est raide celle-là. Alors c'est à la femme de chambre !

— Pas davantage. Il soigne cette grosse dot pour son ami Castillon qui a plus de chances que lui, et il attend une cousine des Falk, Miss Red qui n'est ni moins riche, ni moins jolie et auprès de qui on doit l'appuyer.

— En voilà une histoire !

— Dame, c'est simple : un prêté pour un rendu.

— Passe-moi la rhubarbe et...

— Tout simplement.

— Mais c'est qu'il a l'air de lui plaire !

— C'est vrai. Elle a l'air de le gober tout à fait.

— Ah, dame, vous savez, si ça mord de ce côté, c'est bien simple : d'Andouilly épousera Miss Falk et Castillon Miss Red, voilà tout. Un chassé-croisé, quoi !

— Comme ça s'arrange ! Eh bien, je crois que Castillon peut changer ses batteries.

— Pas sûr : il a de la branche.

— Alors vous croyez que la mère n'y est pour rien !

— Oh ! elle trouvera aussi son lot.

— Oh, ça c'est drôle, mais qui !

— Elle veut être duchesse.

— Ah ben, s'il ne lui faut que ça, c'est pas difficile ! Mais en attendant ?

— En attendant ?... Vous allez voir arriver le jeune premier du théâtre des Folies-Comiques.

— Pas possible ! Ce petit acteur... Marcou, je crois ?...

— Vous verrez. S'il n'a pas de branche, il a mieux, celui-là !

— Nous ne verrons rien du

tout. Mais vous en avez une langue, vous !

— Peuh !... de beaux restes, voilà tout. »

Il faut se borner à cet échantillon des potins de la Potinière, car on n'en finirait pas.

Cela dure jusqu'à onze heures et pendant ce temps, les hommes font des plongeurs variés, pile ou face dans la mer, car c'est le meilleur endroit pour être vu de près. Les baigneuses sont plus rares.



A DEAUVILLE. — AUTRE COIN DE PAYSAGE



A DEAUVILLE. — UNE PASSIONNÉE



A DEAUVILLE. — GROUPE D'INDIFFÉRENTS



On déjeune tôt à Deauville pour avoir plus le temps, l'après-midi, de faire une excursion, si la fantaisie vous en prend.

## L'APRÈS-MIDI

Il y a le mail des Carabas qui fait tous les jours une sortie à deux heures. Leurs amis n'ont qu'à s'inscrire; ils sont invités une fois pour toutes, et la seule question est qu'il y ait de la place. Un jour on va à Villerville, ou jusqu'à Honfleur par des chemins un peu raides, mais si ombragés et si jolis. Le lendemain, on va à Villers ou à Houlgate et, s'il y a une fête à Cabourg, on va jusque-là pour y dîner et revenir à la nuit. Parfois on suit les bords de la Touques et l'on va jusqu'à Fervacques où Madame de Montgomery conserve une si jolie lettre de Henri IV à Madame de Verneuil. On en cause sur le mail :

« Ce roi-là, c'est mon homme. Dire qu'on n'en fait plus comme ça ! »

- Baste, vous n'en voudriez pas.
- Pourquoi donc ?
- Il était fort sale.

- Mais je dis ça au point de vue politique.
- Encore pis : il achetait tout le monde.
- Oh, veine alors !
- Eh, allez donc, c'est pas mon père ! »

## A BORD

Le mail n'est qu'un incident d'ordre secondaire, car l'auto l'a un peu démodé et il y en a des quantités à Trouville et à Deauville. La casquette russe du chauffeur n'y trouve de concurrente que la casquette blanche du yachtman. Le yacht, ça n'est jamais démodé. D'abord on n'en a pas à Paris et puis c'est un luxe autrement cher que l'automobile. Il est plus chic d'avoir un joli yacht dans le port de Trouville qu'une villa à Deauville. Et puis c'est si amusant d'avoir son installation complète avec soi et de la transporter tantôt ici, tantôt là, d'être toujours chez soi, sans avoir besoin d'hôtel, à Trouville, à Dieppe, à Saint-Malo, à Cowes, à Brighton, de ne manquer aucune fête, aucune réunion, de recevoir dans l'intimité troublante du bord, ou d'y donner un dîner aux lanternes.



A TROUVILLE — LA RUE DE PARIS : CE QU'ON APPELLE PRENDRE LES BAINS DE MER

On est capitaine à son bord, ou du moins on en a l'air, et on en impose un peu à ses jolies visiteuses par le prestige du commandement et une certaine allure martiale qu'on doit conserver pour l'équipage. Cela change en bas, et l'allure martiale n'y réussit pas toujours. Ce qui est charmant aussi, c'est un enlèvement; on commence à déjeuner dans le port, bien calme, rien ne bougeant. Puis un mouvement se fait en haut sur le pont. On tire des cordages, et l'on perçoit un petit mouvement.

« On dirait que nous marchons ? »

— Oh, ce n'est rien; nous changeons de place. C'est une formalité du port. »

Un bon moment se passe ainsi, et, tout à coup...

« Tiens, mais la machine marche ! »

On se lève. Qu'est-ce que cela veut dire. Et le owner reste assis avec un bon éclat de rire.

« Je vous enlève, voilà tout ! »

— Oh, mais c'est affreux ! Où allons-nous comme ça ?

— Ou vous voudrez. En Chine si cela vous fait plaisir.

— Je la connais celle-là. C'est de l'Opéra-Comique. Mais, mon petit capitaine, faut pas nous faire des blagues de cette force. D'abord, moi, j'ai le mal de mer.

— La mer est lisse comme un miroir. Nous allons faire une petite promenade devant la côte, et à quatre heures nous serons de retour.

— Bien vrai ? Chouette alors ! Ça va être amusant. Allons sur

le pont, pour assister au moins à notre enlèvement et prévenir la maréchaussée !

— C'est cela, nous prendrons le café là-haut. »

Et l'on grimpe en riant, et l'on s'installe sur les rocking-chairs ou les fauteuils de jonc, bien à l'abri du soleil, sous la vaste tente, et l'on voit défiler les poutres noires de la jetée et les rares passants. Pas le moindre gendarme à l'horizon. Il faut se résigner.

On allume une cigarette et, à la première bouffée :

« Aïe ! »

C'est la barre qui lentement a soulevé le bateau et lui a fait faire le salut à la mer.

« Hein, vous disiez qu'il n'y avait pas de vagues ! »

— Mais non, c'est la barre.

— Si ça continue je l'aurai sur l'estomac, votre barre. »

Il n'y a pas de houle, mais un petit mouvement tout de même. Les hommes fument de gros cigares et la jolie Marion de l'Orne qui est la plus folle des jolies artistes réunies là, pâlit un peu.

L'air est frais, la promenade est délicieuse; la côte passe devant les yeux comme un panorama : les villas de Deauville, Bénerville, le mont Canisy, Villers, Houlgate, les Vaches noires, Beuzeval, Dives. Saint-Armand, qui sait son histoire, ne manque pas de dire que c'est là que Guillaume le Conquérant s'est embarqué pour l'Angleterre.



« Erreur, reprend le petit des Aigles, qui est Picard, c'est de Saint-Valery-sur-Somme qu'il est parti.

— Moi je vais vous mettre d'accord, riposte le peintre Clairot : on n'en sait rien, et ça nous est bien égal puisqu'il est arrivé ! N'est-ce pas Marion, que le tout est d'arriver ?

— J'vous croie. Même que je voudrais bien déjà être arrivée. »

Elle blémit la pauvre fille. Alors tout doucement une voix mâchonne la chanson :

Joséphine elle est malade...

Et le chœur reprend avec force :

Et ça lui fait mal... au cœur !

— Vous vous payez ma tête. Vous verrez tout à l'heure.

— Non, faites pas ça !

— Allons, dit le maître de maison, venez vous étendre en bas sur un divan. Je vous donnerai des pilules qui vous feront passer ça.

— Tout ce que vous voudrez. »

Et ils s'en vont.

Cependant on a dépassé Cabourg. Voici déjà les rochers du Calvados, Ouistreham, Hermanville, Lion-sur-Mer, Luc, Langrune, Bernières, Courseulles, et, dans le lointain, les côtes de la Manche. Le bateau s'incline légèrement à la voile qu'on a déployée pour le soutenir, et l'on fait demi-tour; on revient.

A l'entrée des jetées, Marion reparait sur le pont; elle est tout à fait guérie et enchantée de sa promenade en mer.

#### PLAISIRS VARIÉS

Le tennis a une importance à Deauville, et l'on y va pour causer, plus encore que pour jouer. N'y entre pas qui veut. Il faut être présenté et admis. Mieux que cela, il faut être du groupe ou tenir au groupe par ses relations.

Le tir au pigeon n'est pas moins suivi, mais les tireurs les plus appréciés sont encore ceux qui tirent à cinq et abattent neuf. Seulement ce n'est pas dans le même endroit, et cela nous conduit au Casino de Trouville où la vogue est aussi aux petits chevaux.

Les femmes sont fanatiques du jeu, quand elles s'y mettent,



A DEAUVILLE. — LE PESAGE, CE QU'ON APPELLE VENIR AUX COURSES

encore plus que les hommes, mais elles s'y mettent plus tard, généralement, quand elles passent des jeux de l'amour au hasard.

Les petits chevaux c'est leur baccara, et elles n'y craignent nullement de se trouver à côté de Mademoiselle X. ou Y, qu'elles ne voudraient pas coudoyer ailleurs. Le tapis vert a toujours été un grand conciliateur de toutes les conditions sociales.

Des petits chevaux passons aux grands chevaux, aux courses de Deauville.

De toutes les courses de province, celles de Deauville ont, après celles de Chantilly qui sont parisiennes, la plus grande vogue. Les Parisiens vont aux courses de Deauville presque aussi facilement qu'à celles de Chantilly. Il en arrive des trains bondés, sans discontinuer, et l'on se demande comment tout ce monde peut trouver à se loger. Il est vrai que plusieurs vont coucher à Lisieux ou dans les villages des environs, et que quelques-uns poussent le fanatisme de Trouville jusqu'à louer une cabine de bains pour la nuit. Tous les ans on peut constater ce phénomène.

Les courses de Deauville sont favorisées à plusieurs points de vue : les prix élevés qu'on y adjuge aux vainqueurs, la qualité des chevaux qu'amènent ces prix et les sommes qu'ils font engager aux paris. Enfin le site qui est merveilleux, et l'élégance du public féminin.

Les plus jolies toilettes sont réservées pour les courses, et les tribunes sont vraiment dignes d'Auteuil ou de Longchamps.

Et puis quel cadre de verdure : la vallée de la Touques, les collines du fond, et, sur la gauche, la mer. Sur la pelouse, quantité de jolis équipages, mails, breacks, tonneaux, victorias, et l'on y est très gai, car il y a moins de foule qu'à Paris, et l'on est plus chez soi.

Après les courses, la plus grande attraction c'est la vente des yearlings. La Parisienne ne manque pas une seule de ces ventes. Elle s'y plaît parce que c'est la mode et qu'elle retrouve là son monde. Elle irait à des expériences de chimie, si c'était la mode, et qu'elle eût chance d'y causer agréablement sans se préoccuper des expériences, car il est avéré que l'expérience des autres ne nous profite jamais.

Ce jardin de vente organisé par Chéry-Halbronn, est devenu un salon en quelque sorte : les hommes y vont pour les chevaux, et les femmes, plus aimables, y vont pour les hommes, sauf quelques-unes, bien rares, je l'espère, qui trouvent les chevaux plus intéressants. Ecoutez plutôt Madame X... et Madame Z...

« Vous aussi ?

— Oui, ma chère, je viens chercher une jolie bête.

— De quel côté... ? »

Pas besoin de vous dire que Madame X... est féministe.

Une des grandes distraction de l'après-midi, à Trouville c'est la tertulia chez Madame Doucet. On vient de Deauville et on passe le bac pour aller bavarder, rue de Paris, à deux pas des planches, chez la mère Doucet et regarder ses bibelots.



Ah, dame, c'est une maitresse femme, intelligente et prompte à la réplique, mais ne disant son mot que si on l'y invite. Ce

n'est pas son affaire; elle est marchande de bibelots. Elle quitte la rue Drouot chaque année en juin, pour venir s'installer à



A DEAUVILLE. — TRIBUNE RÉSERVÉE

Trouville, et son magasin, véritable musée, est le salon de conversation des femmes les plus élégantes.

Lui achète-t-on beaucoup? Ma foi, je n'en sais rien, mais je la crois trop intelligente pour tenir salon comme Madame Geoffrin, sans un profit certain. M'est avis que, sans avoir l'air d'y toucher, elle doit faire des affaires d'or.

« Où vous retrouverai-je? »

— Chez la mère Doucet, à quatre heures.

— Oh non, il y a trop de monde, faudrait rester là au moins un quart d'heure.

— Alors, venez me retrouver chez Rissler et Carré, à quatre heures et quart.

— C'est entendu. Nous irons faire un tour de promenade en voiture si vous voulez.

— Très volontiers.

— Alors, soyez exacte, si c'est possible, et ne restez pas accrochée aux bijoux.

— Mais, mon cher, il est bien permis de les regarder. »

Rissler et Carré, les bijoutiers de la rue de Paris, font aussi parti du Tout-Trouville. Ils sont indispensables comme la mère Doucet. Les femmes peuvent-elles se passer de bijoux? On reste là à causer entre amies, à examiner, sans en avoir l'air, et l'on attend généralement que les amies soient parties pour acheter : « Elles n'ont pas besoin de savoir mes petites affaires! »

« Qui est-ce qui a payé ça? »

La camarade, l'amie ne manque jamais de se faire cette première question à la vue d'un bijou nouveau...

« Oh, la curieuse! Fi l'impertinente! Vilaine jalouse! »

#### LE DINER

Il est sept heures. Un mouvement s'est produit sur la plage; les mères de famille ont refermé le livre en lecture, et elles remontent gravement, flanquées des plus grandes jeunes filles, et suivies du bébé que ramène la bonne portant la pelle et le seau. Quelques jeunes femmes qui sortent du bain où elles ont supporté les ardeurs du soleil, ouvrent leur ombrelle, maintenant que le soleil a perdu ses ardeurs; mais l'ombrelle est aussi un cadre pour la femme; portée un peu en arrière, elle dégage la tête des objets lointains et lui donne un reflet. Qui sondera tous les mystères de la coquetterie féminine?

La foule remonte par la rue de Paris. Seuls quelques Deauvillais, qu'il ne faut pas appeler Deauvilains, passent devant le Casino pour aller rejoindre le bac.

Le monde élégant est déjà rentré depuis quelques instants pour changer de toilette, et, dans les villas, les bougies s'allument parmi les fleurs, sur la table servie.

Rien n'est joli comme une revue des villas de Deauville, en façade sur la mer, à l'heure du dîner. C'est en septembre, l'heure du crépuscule, et le promeneur attardé aperçoit souvent l'intimité, les nombreux invités de la villa, le luxe simple et correct du service; et des rires s'envolent par les fenêtres ouvertes.

Il y a mieux, je le sais, à Ostende, où, de la promenade de la mer, on aperçoit tous les intérieurs éclairés à giorno, des tables servies avec un luxe inouï, des femmes en grande toilette, couvertes de diamants, et une solennité du repas long, copieux, raffiné.

Eh bien! vrai, je préfère Deauville où du moins on est gai avec ce ton de familiarité qui jamais ne dépasse la mesure et prend tout en plaisanterie : le vrai tempérament français.

Nous voici donc en septembre, et d'Andouilly a gagné son pari : on a cru qu'il épouserait Miss Red, on a parié, et voilà que Castillon, arrivé à Trouville, a emporté le cœur de Miss Falk, de haute lutte. Alors d'Andouilly, très résigné, s'est retourné vers Miss Red qui est là depuis quinze jours; mais Miss Red s'est fiancée avant de quitter l'Amérique, et... il n'y a rien à faire!

Alors il a gagné son pari, puisqu'il n'épouse pas, et on l'a invité à dîner à l'Hôtel de Paris, sous la tente, à la table voisine des Américaines, et c'est tout le temps, un dîner très gai, les conversations se mêlant d'une table à l'autre, et les Américaines, ne comprenant pas pourquoi les Parisiennes sont si gaies et plaisantent d'Andouilly. Naturellement on ne leur a pas raconté le pari, pas plus que son steeple avec Castillon.

On dine au champagne frappé, *extra dry*, et les conversations s'animent, tandis que l'orchestre couvre par instants les voix.

« Mon pauvre d'Andouilly, vous n'étiez pas handicapé! »

Mais lui se rattrape en faisant la cour à la petite baronne Bittersheim qui est peu au courant de la situation, et s'étonne de ces propos.

« Pourquoi parle-t-on tant mariage? »

— Vous avez bien raison, dit d'Andouilly. Parlons d'autre chose.

— Mais c'est singulier comme vous autres, le mariage vous fait rire.

— Que voulez-vous, dit le vieux beau qui est célibataire il n'y a rien de plus drôle, si ce n'est le divorce; et l'un fait espérer l'autre...





A DOSVILLE. — L'ARRIVÉE

- Mais c'est abominable!
- Alors vous êtes pour la vertu?
- Certainement! »

Mais la petite baronne a dit ce mot avec un sourire, et l'on sait que sur le chemin ardu et désert de la vertu, elle a su trouver des oasis.

Et le flirt commence dans toutes les règles, ce qui fait dire à Miss Falk :

- « Well, les Français, ils se consolent facilement! »

Castillon proteste pour sa part, mais Miss Falk l'écoute à peine et murmure :

- Oh, je serais très curieuse de savoir s'il reviendrait à moi!
- Parbleu! dit Castillon, c'est tout ce qu'il veut.

- Alors, croyez-vous il ferait cela exprès pour attirer l'attention de moi!

- Je n'en doute pas.

- Oh! alors, c'était peut-être une grande preuve!... »

Sacré animal! murmure Castillon, et, tout haut :

- « Mon Dieu, je n'en jurerais pas. Il est si léger!

- Vous changez d'avis?... Tous les Français ils étaient très légers. Vous venez de dire à moi une chose, et puis l'autre.

- C'est qu'il est difficile quand on observe, de conclure avant d'avoir observé, et si vous observez bien...

- Oh oui! je veux observer beaucoup.

- Eh bien, tenez, maintenant je crois que c'est sérieux.

- No. Je crois que c'était elle plutôt qui était... sérieuse.



A DEUVILLE. — AU PESAGE, ENTRE DEUX COURSES



C'est que M. d'Andouilly il était un parfait gentleman. »  
Les affaires de Castillon s'embrouillent. La petite Parisienne

s'en aperçoit et rit de tout son cœur. Elle a réussi à brouiller les cartes avec ce dîner de funérailles, et voilà que le mort va peut-



A DEAUVILLE. — SUR LA PELOUSE

être ressusciter, car Miss Falk ne le perd pas de vue. Lui ne voit rien, mais la petite baronne Bittersheim comprend qu'elle fait une jalouse et redouble d'amabilité.

Le gros La Tournelle « s'amène » à la fin du dîner. Il veut faire sa cour à la Parisienne qui lui rit gentiment au nez, et lui demande des nouvelles de son ami le journaliste.

« Parti pour Paris.

— Alors... vous êtes seul ?

— Tout à fait seul. »

Un éclat de rire lui répond, car on comprend que le journaliste, lui, n'est pas parti seul, et que La Tournelle est veuf, et pas content.

Et c'est ainsi que se nouent et se dénouent les petites intrigues de Potinville, pour la plus grande joie de ses habitants de passage.

Mais comment finir la soirée ?

La Parisienne engage l'orchestre de Boldi pour la soirée qui finira à la villa de Deauville par un petit cotillon auquel on a soin d'inviter miss Falk et Castillon.

Qui sait quel sera le dénouement ?

Mais elle, notre petite Parisienne, n'a-t-elle point de *flirt* ? Elle appartient au meilleur monde et a de l'allure avec une grande simplicité, parfois gamine.

Elle est jeune, vingt-deux ans tout au plus, ce qui n'en fait que vingt, — jolie, très jolie avec sa frimousse espiègle, ses yeux en pincettes, entre bleu et vert, son petit nez droit, sa bouche sensuelle et menue, son front moyen, ni bêtement grand, ni brutalement bas, ses oreilles en coquilles, toutes petites et frisées, son menton volontaire et ses cheveux blonds et soyeux, largement ondulés.

Elle est plus que jolie, elle est ravissante. Et avec cela, de l'esprit jusqu'au bout de ses ongles roses, de la malice à revendre et pourtant enfermée le plus souvent, parce que la bonté est encore le meilleur moyen de se faire aimer, et que mieux vaut se faire aimer que se faire craindre.

On l'adore, on l'adule, on la cajole ; il n'est pas de fête sans elle. Et elle n'aurait pas de flirt !

Oh que si ! Elle en a même plusieurs, mais personne ne peut encore dire qui est le préféré.

En sera-t-il toujours ainsi ?

Dame, vous m'en demandez trop, et je n'ai pas mission de prophète.

Regardez bien : Jean lui plaît beaucoup. Il a le chic officier, les moustaches retroussées, les yeux pétillants de jeunesse et de vie, une taille bien prise. Paul est doux comme une femme, mais rêveur et diseur de choses adorables, beau garçon et si tendrement enveloppant, qu'on ne sait se soustraire à cette attirance magnétique et pourtant respectueuse. Robert est le boute-en-train. Il est gai, drôle, malin comme un singe, se moquant de

tout le monde, mince et nerveux ; c'est la vie intense, se dépensant sans compter dans tous les sports et tous les succès. Les femmes l'adorent, les hommes préfèrent l'avoir pour ami, et c'est un tourbillon qui passe, violent... et de peu de durée. Quant à Jacques, c'est le prince aux bonnes fortunes. Il fait la loi, donne le ton, est aimable sans se livrer, daigne faire sa cour, serait un peu fat s'il n'était aussi naturel, fait remarquer une femme dans le monde, quand il l'a remarquée, correct en tout, a beaucoup de succès parce qu'il en a eu beaucoup, et finira *vieux marcheur*.

Entre ces quatre principaux adorateurs, notre Parisienne ne s'est pas décidée. Qui sait si elle se décidera ? Mais qui pourrait dire qu'elle ne se décidera pas ?

Il y a une sauvegarde singulière en pareil cas, c'est que donner la préférence à l'un, c'est éloigner les autres ; c'est perdre cette petite cour d'adorateurs qui fait tant de jalouses, qui rend la vie si agréable et qui laisse toujours en perspective, par l'embarras du choix, le plaisir de se décider à son heure, ou le mérite de n'en rien faire.

Elle sait donc ménager chacun avec une adresse incomparable, et un doigté de pianiste émérite. Pour Jean, elle s'intéresse à l'armée, à l'avancement, à l'uniforme, va à la revue du 14 juillet, aux concours hippique, aux courses d'amateurs, et l'oblige à venir à Trouville pour les courses, où elle lui marque une attention spéciale.

Paul est là pour la saison ; il ne la quitterait pas si elle se laissait accaparer, mais elle le « sème » adroitement, l'écoute volontiers, le soir, en tête-à-tête devant vingt personnes, l'invite, l'éloigne, attise le feu par ses caprices et ne donne même pas le bout de son petit doigt à brûler. On parle littérature avec lui, et on aime littérairement.

Ni elle, ni son mari ne se séparent de Robert à Trouville. Pour lui, on va au tir aux pigeons, au polo, au tennis, et il est de toutes les parties, et le prince accompagne, quand il n'est pas accaparé par des invitations antérieures.

Notre petite amie, dont je ne veux pas médire, a encore du temps devant elle avant de prendre un parti et si, d'ici là, elle perd un de ses adorateurs, elle en retrouvera dix autres.

L'autre jour, allant à Cabourg en mail, elle a causé tout le temps avec Paul ! On en a jaté. Aussi s'est-elle un peu compromise le lendemain, avec Jean, qui venait en permission de vingt-quatre heures ; et cela lui a paru faire l'équilibre.

N'est-ce pas une vie délicieuse que cette vie de Trouville, et peut-on songer à trouver ailleurs plus de monde, plus de plaisirs réunis, plus d'indépendance et d'entourage à la fois.

C'est Paris en miniature et c'est tout dire.

On danse peu à Trouville et encore moins à Deauville, si ce n'est entre intimes. Autrefois le Casino de Deauville réunissait tous les soirs le monde le plus aristocratique et l'on y dansait en costume de jour et en chapeau. Tout cela a disparu.



Mais après les courses de Deauville viennent les courses de Dieppe. Prenons le bateau du Havre et partons pour Dieppe.

## DIEPPE

Dieppe a été inventé comme plage, par la duchesse de Berry. Cependant on y allait déjà au siècle dernier, si j'en crois les Mémoires de Cheverny qui nous montre le prince de Condé allant de Chantilly à Dieppe avec ses amis, dans une sorte de roulotte attelée de postiers, et la compagnie jouant aux cartes tout le long de la route.

Au bout du compte l'origine de Dieppe comme plage à la mode, nous importe peu. La grande question est d'y trouver à se loger. Tant pis pour ceux qui n'ont pas écrit à l'avance. Mais Dieppe est grand; c'est une ville, et il n'est pas nécessaire d'avoir recours aux cabines de bains pour la nuit.

Singulière physionomie que celle de Dieppe : une ville presque anglaise à en juger par l'architecture de ses maisons donnant sur la mer. Et pourtant c'est par crainte de l'Anglais que la ville se tient en retrait du côté de la plage, et laisse devant elle un large espace vide. On avait calculé alors que des boulets tirés du large, ne pouvaient arriver jusque-là. Les canons portaient alors à cinq cents mètres.

Il n'en est pas moins résulté de cette appréhension une superbe esplanade dont le Casino a pris une partie, et dont les enfants ont pris l'autre, la plus grande.

Je ne veux parler ni du Casino qui est très fréquenté, ni des hôtels, bien que l'un de ceux-ci soit le rendez-vous de tout le monde élégant; j'aurais l'air de faire de la réclame!

Plage à la mode! Le mot n'est-il pas plaisant quand on songe que c'est une plage de galets, comme toutes ses voisines. A gauche de l'embouchure de la Seine, toutes les plages sont de sable. A droite de l'embouchure de la Somme, même privilège. Entre la Seine et la Somme, rien que du galet. Sainte-Adresse, Etretat, Yport, Fécamp, les Petites-Dalles, Veulettes, Saint-Valéry-en-Caux, Veules, Dieppe, le Tréport, Mers, Cayeux, des galets, et toujours des galets qui bruissent comme la mousse du champagne, sous la vague qui se retire, mais n'en sont pas plus agréables sous les pieds des baigneurs.

La Parisienne qui va à Dieppe pour la saison loue une villa, soit sous la falaise, à gauche du Casino, soit à mi-hauteur de la falaise, sur la route de Pourville. Quelques-unes aussi s'installent à Puys ou à Pourville où, cette année, une très jolie actrice a mené ses chiens prendre les bains de mer. Ses chiens! Elle aime

leur compagnie; c'est son droit, et le fait est que ce sont bien les amis les plus fidèles.

Il y a à Pourville un excellent restaurant très campagne mais très bien fréquenté. On dirait une succursale du Café anglais, pendant la saison des courses.

L'étrange dîner que j'y fis, il y a quelques années, en aimable et joyeuse compagnie! Hélas! il y avait là de grands noms et des noms célèbres. Que sont devenus les convives? Les hommes ont suivi des fortunes diverses : le prince romain a lâché la rampe, le diplomate s'est déplumé, le viveur parisien a dételé, le mari de la jolie Parisienne a renoncé à suivre... Et quant aux femmes : l'une a quitté ce monde, l'autre a quitté le monde, et la troisième est entrée dans le demi-monde.

Les courses de Dieppe ont un privilège, comme certains chanteurs, celui d'attirer la pluie. On les voudrait plus fréquentes si elles pouvaient envoyer un peu de fraîcheur jusqu'à Paris; mais à Dieppe, cela manque de charme. Le paysage est pourtant très agréable autour du champ de courses adossé à la forêt d'Arques, et depuis quelques années on a refait les tribunes; on en a fait des tribunes aussi jolies que celles d'Auteuil, et on a bien fait, car autrefois c'était pitoyable : une tente protégeant mal des gradins en planches, d'infâmes gradins de foire; le vent et la pluie entraient de tous côtés.

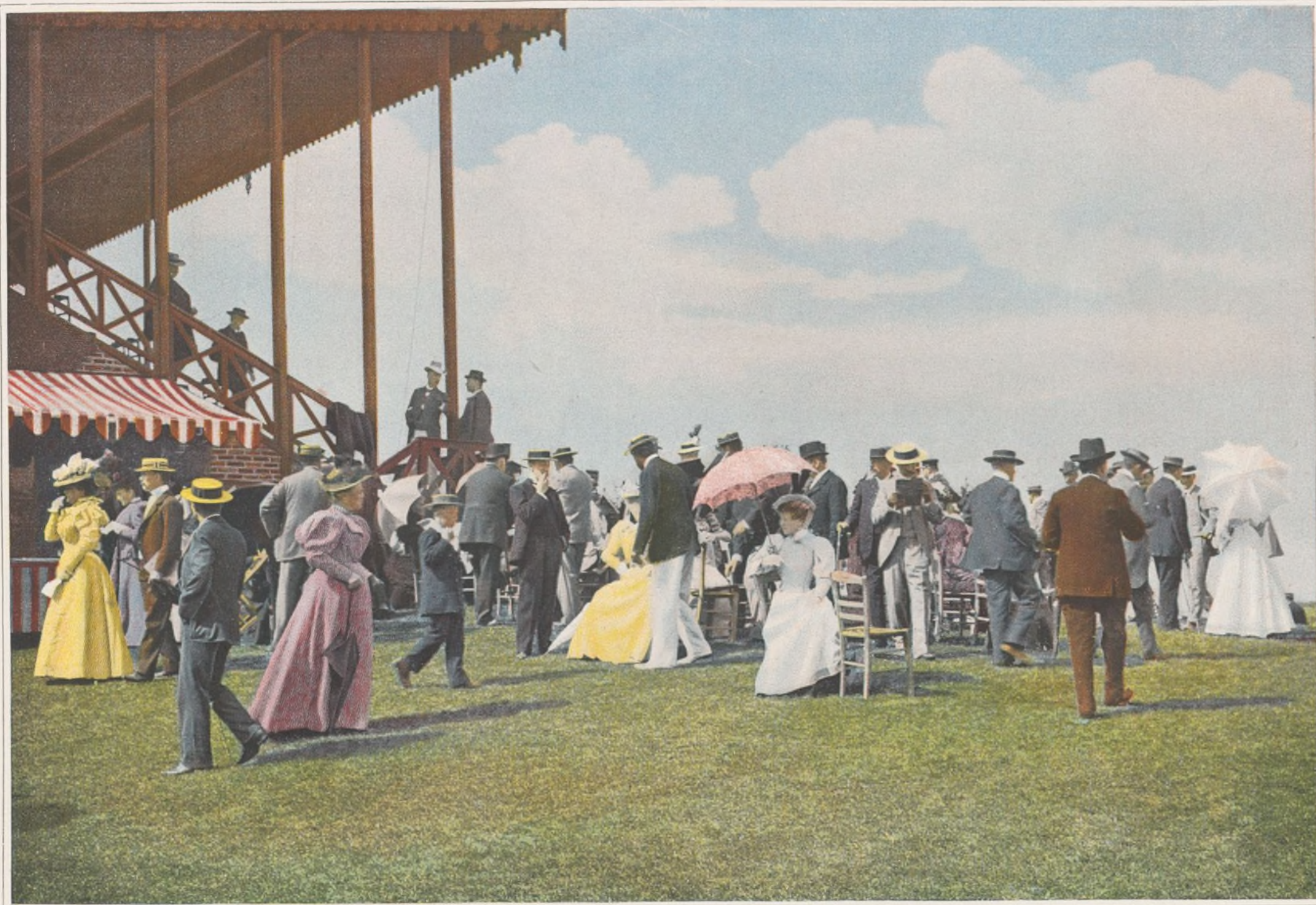
Aujourd'hui les courses de Dieppe sont des plus élégantes et aussi cotées que celles de Deauville. Mais Dieppe est trop ville pour se prêter à une intimité du monde parisien. C'est une villégiature plutôt sérieuse, sauf pendant la saison des courses, car alors c'est un mouvement endiablé; tout Trouville est là, les yachts sont venus aussi, et les automobiles; on organise des diners qui se prolongent tard en causant.

## DINARD

Il y aurait beaucoup à dire sur Etretat et Cabourg, Boulogne et Berck, mais je ne puis faire ici un répertoire des bains de mer, et force m'est de m'en tenir aux plages les plus élégantes.

Dinard est une des plages des plus aristocratiques pour les Français et même pour les Anglais, mais a un moindre degré. Il résulte de ce mélange de deux races une physionomie singulière, indéfinissable à première vue. Dinard a quelque chose de plus que Trouville, la situation pittoresque; quelque chose de moins, le voisinage de Paris. C'est aussi cet éloignement qui lui a valu de ne pas être envahi comme Trouville.

La situation de Dinard est presque sans rivale en France :



A DEAUVILLE. — LES TRIBUNES

une anse entourée de bois, de jardins, de villas d'architecture bizarre et élégante, en face, la mer, les îlots, le Nord et les brises

raffraîchissantes, à gauche Saint-Lunaire et la côte bretonne dentelée et festonnée comme une vieille guipure, à droite la





LES GRANDES VENTES DE CHEVAUX A DEAUVILLE. — ADJUGÉ !

Rance et Saint-Malo enfermés dans ses vieux murs, ancien nid de corsaires dont les plus hautes maisons risquent à peine quelques fenêtres sur la mer. Je ne connais qu'une ville comparable à Saint-Malo, c'est Fontarabie, à l'embouchure de la Bidassoa, sentinelle avancée de l'Espagne en face de la France.

Mais je ne connais rien de comparable à la Rance, ... à marée haute. Peut-être les fjords de Norvège ont-ils plus de majesté et d'imprévu entre les hautes montagnes neigeuses; je ne crois pas qu'ils aient cet aspect riant dans la grande lumière dorée, ces villas perchées sur la falaise ou émergeant d'une frondaison dans

les parties plus basses, et cette eau d'émeraude ou de saphir selon le temps et l'inclinaison du soleil.

Les châteaux et les souvenirs sont à tous les pas dans ce rocaillieux et tortueux pays breton où le Parisien se sent un peu dépaysé. Mais Dinard n'est plus guère breton; ce n'est pas encore le pays des dolmens; on n'y parle pas la vieille langue celtique, et c'est à peine si quelques rares chouettes, à la nuit tombante, rappellent les souvenirs de la chouannerie. Paris envahit la province; notre confortable y gagne, mais le pittoresque du langage et du costume s'en va grand train. Bientôt il ne restera plus de



LES GRANDES VENTES DE CHEVAUX A DEAUVILLE. — LES ENCHÈRES









Typographie Goulet, Paris.

A BIARRITZ. — LES BAINS DE LA GRANDE PLAGE

Ayuntamiento de Madrid



costumes bretons que dans les musées, comme il ne reste déjà plus de ces vieilles coiffes normandes du pays de Caux, coiffes ornées de belles dentelles et qui rappelaient le bonnet pointu de la reine Berthe ou d'Ysabeau de Bavière.

Pauvre Bretagne envahie par la blouse, le chapeau melon et la chanson de café-concert! On fait des lunches sur les pierres druidiques, et l'on prend sans respect les menhirs de Carnack pour en faire de la pierre à bâtir!

La vie de Dinard, pour la Parisienne, est bien différente de celle de Trouville. C'est une vie agréable mais sérieuse. On se voit sur la plage, dans les villas, et on se retrouve dans les châteaux du voisinage, soit en visite, soit à déjeuner ou à dîner, car le Breton est essentiellement hospitalier.

Les jeux sportifs sont très en honneur à Dinard; c'est là qu'on a commencé à jouer au golf, et on continue entré amateurs français et anglais. Les jeunes filles surtout raffolent de ce jeu qui demande du jarret, du coup d'œil, de l'adresse et de longues fatigues.

Elles sont contentes quand elles reviennent en disant :

« Je n'en puis plus! »

Ce qui ne les empêche pas de recommencer l'après-midi, car on joue matin et soir, et je crois bien que le golf conduit parfois ces jeunes filles au port matrimonial. Cette manière de flirter à coups de crosse, finit généralement sous la bénédiction d'un clergyman.

La Parisienne joue peu au golf, guère plus au tennis; elle n'est pas encore entrée dans la mode des exercices violents : ce sera la mode de plus tard.

La grande distraction est donc de faire des excursions, et toutes sont ravissantes.

Pour un oui, pour un non, on prend le bateau de Saint-Malo, et de là on va à Paramé ou à Saint-Servan, ou bien l'on va à Dinan par le bateau à vapeur, en remontant la Rance, et l'on déjeune à bord. On revient par le chemin de fer. Par le chemin de fer ou en automobile, on va à Lamballe, à Dol, à Cancale, ou au Mont Saint-Michel où l'omelette au lard rime invariablement sur le livre de l'hôtel avec le nom de l'hôtesse, la mère Poulard.

« Vous amusez-vous à Dinard? »

— Mais je m'y trouve très bien. »

Cette brève conversation résume tout.

Les Parisiennes ne font pas de grandes élégances à Dinard; elles y ont une élégance spéciale, plus simple qu'ailleurs, mais d'allure plus relevée.

## BIARRITZ

Le fond du golfe de Gascogne : la grande mer sauvage, écumante et terrible jusque dans ses plus beaux jours. On y prend moins le bain de mer que la douche de la lame et le bain



PAVILLON DE M. CHÉRI-HALBRONN A DEAUVILLE



A DEAUVILLE. — AVANT LES COURSES



d'écume. L'air est imprégné de senteurs salines et tout baiser y devrait payer le droit de la gabelle.

Trois plages : la plage des Fous, qui est naturellement la plus fréquentée, le vieux port, où l'on peut se baigner et nager sans recevoir de lames et la plage des Basques.

C'est le cirque formé par la plage des Fous, avec l'ancien palais de l'impératrice Eugénie d'un côté, le Casino de l'autre, qui renferme le Biarritz moderne et élégant; l'ancien Biarritz s'étend sur la hauteur depuis le casino jusqu'à la plage des Basques.

J'ai connu les beaux jours de Biarritz, au temps de l'Empire : c'était un mouvement incessant d'équipages, de daumonts, de breaks, de postillons claquant du fouet, de chevaux faisant sonner leurs grelots. Des marchands espagnols passaient, offrant leurs mantas à raies rouges, et, à la devanture des boutiques, ce n'étaient que guitares, tambours de basques, castagnettes et pompons.

Biarritz n'était pas aussi grand qu'aujourd'hui, mais plus animé certainement quand la maison impériale était là, et l'on n'y trouvait pas facilement à se loger. Je me souviens d'un couple

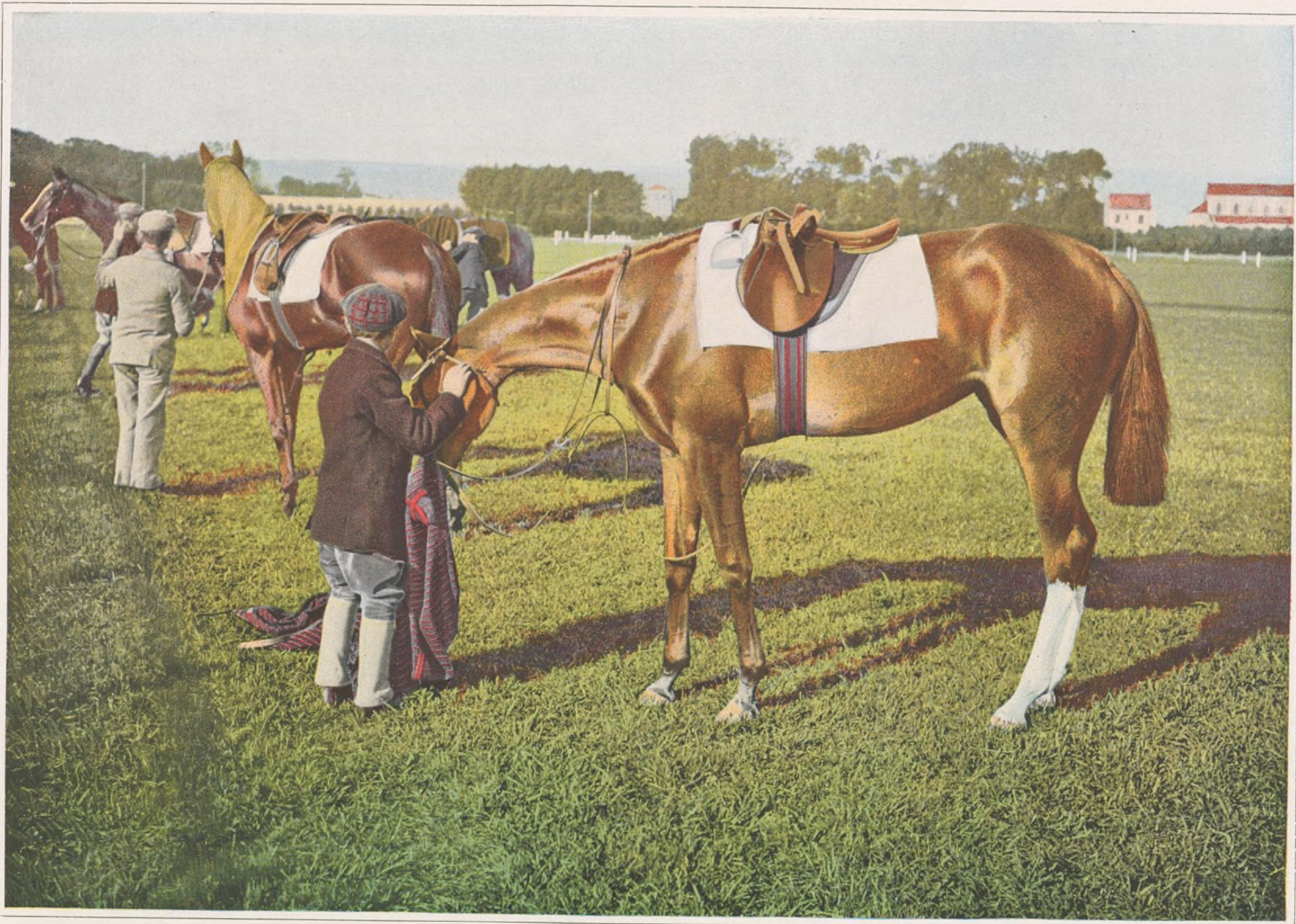
aimable accompagné d'un ami, qui fut réduit un jour à aller chercher un gîte à Bayonne. Là, tous les hôtels étaient pleins également, et ce n'est qu'à grand peine qu'on les autorisa à passer la nuit tous les trois dans une salle à manger dont on venait de repeindre les boiseries. La femme eut une chaise longue pour s'étendre; on offrit des chaises au mari et à l'ami, et une chandelle allumée sur la table. Madame de X..., qui était une femme des plus jolies et des plus élégantes, poussa quelques soupirs sur l'ennui d'une telle aventure, finit par en rire et s'endormit. Le mari qui était gros et fatigué finit par se coucher par terre, la tête contre la cloison, et l'ami qui avait sommeil s'étendit un peu plus loin.

Mais au milieu de la nuit le mari se réveilla... dans l'obscurité. Il crut qu'on avait soufflé la bougie, et pris d'un accès subit de jalousie, il appela l'ami.

« Hein! Chose, où êtes-vous? »

L'autre riait.

Alors le mari furieux voulut se lever, mais il poussa des cris horribles sans pouvoir bouger : ses cheveux étaient collés à la peinture toute fraîche de la boisserie.



A DEUVILLE. — PHRYNÉ

C'était en septembre 1867, alors que l'Empereur venait se reposer des triomphes de l'Exposition et de la réception des souverains. Presque seule des souverains d'Europe, la reine Isabelle n'était pas venue à Paris : l'Empereur lui rendit visite avec l'Impératrice à Saint-Sébastien, et la reine rendit la visite quelques jours plus tard à Biarritz.

Pourquoi la musique de la Garde qui joua sous les fenêtres du palais, pendant le dîner, eut-elle la singulière idée de débiter par un morceau de *Rigoletto* :

Comme la plume au vent  
Souvent femme varie.

Les foules crient, hurlent ou bien ont de gros éclats de rire. Ce jour-là, à ce moment, il y eut un sourire dans la foule.

L'année suivante, la malheureuse reine repassait la frontière française, pour entrer en exil. L'Empereur était à Biarritz; il ne crut pas devoir se déranger et se contenta d'offrir à son hôte de la veille le château de Pau.

Encore deux ans, 1870! Plus de Biarritz, et l'Empereur et l'Impératrice prenaient, à leur tour, le chemin de l'exil.

Mais Biarritz avait joué un grand rôle dans la politique pendant dix ans. C'est là que M. de Bismark est venu préparer l'unité de l'Allemagne. Un jour il faillit y périr.

Il avait coutume d'aller avec son chien rêver sur les rochers

à la pointe du phare, tout au bord de la mer. Deux jeunes gens dont l'un a été plus tard préfet de M. Thiers, se trouvaient là un jour que la mer était plus forte. Ils essayaient de pêcher à la ligne et M. de Bismark s'intéressait à leurs efforts. Tout à coup l'un d'eux crie :

« Une lame de fond! »

Et il décampe entraînant son ami et M. de Bismark.

Il n'était que temps; une lame violente et haute envahit la grève, et M. de Bismack en fut quitte pour un bain de pied.

A quoi tiennent les destinées des empires! aurait dit Bossuet.

Si cette lame du fond du golfe de Gascogne avait emporté M. de Bismark... Guillaume II ne serait peut-être pas allé, l'autre jour, visiter nos marins à Bergen.

Aujourd'hui Biarritz est devenu station hivernale autant que station balnéaire. Les Anglais y sont très nombreux en hiver, désertant Pau, dont le climat est plus doux mais moins fortifiant.

En juillet et en août, il n'y a guère à Biarritz que des Anglais et des Espagnols. Pour ces derniers, c'est le nord et la fraîcheur, quant aux Anglais, ils sont d'une race qui supporte également le froid et le chaud, Gibraltar et le climat des Indes, ou l'Ecosse et le Canada.

La Parisienne ne va à Biarritz qu'en septembre, et elle y passe volontiers le mois d'octobre qui est d'une douceur incom-



parable. Les arbres y sont verts jusqu'en décembre, et les orages d'automne, violents et superbes, ne durent qu'un instant, le



A TROUVILLE. — CHEZ RISLER ET CARRÉ

temps de les admirer et de voir la mer en furie battre les roches en avant du casino, et jaillir en gerbes d'écume, jusqu'à des hauteurs extraordinaires.

C'est un véritable Eden que la terrasse du casino, exposée au nord, à trente mètres au-dessus de la mer, toujours à l'ombre, toujours aérée, longue promenade sur laquelle donnent les salles de lecture et la grande salle des fêtes. On s'y assoit mollement, savourant un Havane, regardant la mer bleue ou la plage fourmillante ou, tout auprès de soi, les jolies Espagnoles qui passent, babillant d'une voix un peu forte, mais si gracieuses dans leur démarche et leur tournure, si bon enfant, si gentilles et si jolies, qu'on leur pardonne facilement la voix pour le sourire.

Depuis quelques années, les Espagnols sont moins nombreux à Biarritz; ils restent à Saint-Sébastien, auprès de leur reine-régente et du petit roi, mais je crois bien que la véritable raison de leurs préférences, est la question du change. Avec la même somme on vit un tiers ou un quart meilleur marché en Espagne qu'en France. En 1898, il leur fallut perdre la moitié de leur argent pour venir habiter la France. On comprend que dans ces conditions, ils restent en deçà de leur frontière.

Ce qui retient la Parisienne malgré les charmes du pays, c'est la longueur du voyage et la chaude et poussiéreuse traversée des Landes. Des pins, du charbon et de la poussière, et puis de la poussière, du charbon et des pins, pendant quatre heures de voyage. Mais comme on est dédommagé de ses peines, dès qu'on arrive sur les bords de l'Adour!

Il faut à Biarritz un grand train de maison pour s'amuser, ou vivre en garçon à l'hôtel, ce qui est encore le plus pratique, même pour un ménage. Il n'y a nulle part, si ce n'est sur la Côte d'Azur, des hôtels aussi beaux et aussi bien situés que l'hôtel d'Angleterre, dominant la mer et la ville. Le palais impérial a, lui-même, été transformé en hôtel.

Les Russes ont une préférence pour Biarritz, et ils y viennent aussi en septembre et octobre. C'est là que le grand-duc Alexis a acheté son caniche, courageuse bête qui avait sauvé, l'un après l'autre, deux naufragés. Le chien a une médaille de sauvetage, qu'il porte au cou.

Les excursions autour de Biarritz sont nombreuses et l'automobile y sera une grande ressource: Bayonne, Cambo, Guethary, où habite la reine Nathalie, sur la limite de la commune de Biarritz; Saint-Jean-de-Luz, autre station balnéaire d'un rang inférieur, mais très agréable cependant; Urrugne, Béohobie, Hendaye, et, passant la frontière d'Espagne, Fontarabie, Irun, le port du Passage, d'où est partie « l'invincible armada, » et, plus tard, Lafayette allant combattre pour l'indépendance de l'Amérique; enfin Saint-Sébastien, bâti sur un isthme, entre la

rivière et la baie en forme de coquille dont la plage est la plus belle, « la perle de l'Océan, » disent les Espagnols; et ils ont raison.

Elle n'a qu'un défaut cette plage admirable, c'est qu'on n'y peut passer sans en rapporter d'indiscrètes démangeaisons sur tout le corps, surtout quand le déballage d'un train de plaisir venant de Madrid a passé par là!

Saint-Sébastien est devenu trop grande ville, avec des maisons à quatre étages et des rues en damier. C'est l'uniformité et la monotonie; mais sur la colline qui s'élève en face de la *Concha*, des villas s'étagent entourées d'arbres, regardant curieusement la mer, l'une par-dessus l'autre, et, plus loin sur un petit promontoire, c'est le palais-châlet de la reine-régente, c'est *Miramar*, dont le nom évoque les tristes souvenirs de l'empereur Maximilien.

Mais il est d'autres souvenirs plus gais que je pourrais évoquer sur Saint-Sébastien et ce pittoresque pays basque: la Suisse de l'Espagne.

Il faut cependant s'arrêter là, car la Parisienne dont je m'occupe ici ne va guère à Saint-Sébastien qu'entre deux trains, avec l'ennui d'une heure d'arrêt à la frontière.

Je n'ai pas parlé de Royan qui est le Trouville de Bordeaux, de Cognac, du Périgord et du Poitou. On s'y amuse beaucoup; les cadets de Gascogne y sont gais et de bonne composition, mais en fait de bains de mer, Royan, c'est la Gironde; c'est une gasconnade de bain de mer. Aussi va-t-on à la conche de Pontillac, qui est tout près, et le voyage n'est pas un des moindres amusements de l'endroit. Elles sont si jolies les petites Bordelaises, et parlent si volontiers tout haut, avec un petit accent plein de saveur... Té!

Les plages de l'Océan absorbent à elles seules la moitié des villégiaturistes. Et l'autre moitié...?

L'autre moitié va tout simplement à la campagne, ou dans les villes d'eaux: Vichy, le Mont-Dore, la Bourboule, Contrexéville, Vittel, ou Aix-les-Bains, Luchon, Cauterets, etc., ou encore en Suisse, autour du lac de Genève, ce qui est la villégiature la plus élégante, ou à Lucerne, Zurich, Ragatz, ou à Spa, ce qui est encore très élégant, et il n'y a guère qu'à Bade qu'on n'aille plus, depuis la guerre, malgré le charme incomparable de la Forêt Noire.

Il y a encore les excursionnistes qui sont des villégiaturistes d'une espèce particulière. Ce sont les juifs errants de la villégiature, les amoureux de l'art ou de la nature, et il y a parmi eux les alpinistes et les nationalistes de l'alpinisme qui ont découvert le Dauphiné il y a quelques années seulement; les nordistes qui



A TROUVILLE. — RUE DE PARIS. — CHEZ MADAME DOUCET.

vont, comme l'empereur Guillaume, visiter les fjords de la Norvège, et poussent jusqu'au Cap Nord pour voir le soleil de





A TROUVILLE. — SUR LE PORT

minuit, ou se contentent des lacs d'Ecosse et de la grotte de Fingal.

Enfin il y a les touristes de l'automobilisme qui vont à l'aventure, et visitent à petites journées, les Vosges, les Ardennes belges, le Luxembourg, les pays frais, comme le fait en ce

moment Mademoiselle Yahne, de l'Odéon, sur son Cleveland-car, et je termine ainsi par le commencement, car c'est cette jolie artiste que représente le dessin en couleur imprimé sur la couverture de ce numéro.

JEAN VILLEMER.

(Les Clichés sur Trouville sont de M. Carle de Mazibourg)



A TROUVILLE. — L'HOTEL DE PARIS





Cliché Maïret.

AU BOIS DE BOULOGNE. — LE PAVILLON D'ARMENONVILLE

## TROUVILLE ✦ PARIS ✦ NICE

Il n'y a que trois villes en France pour bon nombre de Français, trois capitales du monde élégant, se passant l'une à l'autre une suprématie incontestée : Paris d'abord, Paris au printemps; Nice en hiver et Trouville en été.

Un candidat qui au baccalauréat ne connaîtrait que cela de la géographie de la France, ne serait peut-être pas reçu avec éloges, mais il en saurait à peu près assez pour sa carrière mondaine, en y ajoutant Monte-Carlo d'une part. Deauville d'autre part et, pour les environs de Paris : Versailles, Saint-Germain et Puteaux.

C'est donc une idée que je qualifierais volontiers de géniale, d'avoir réuni dans la même main, les trois maisons qui dans ces trois villes ont accaparé la plus belle clientèle mondaine :

*Le pavillon d'Armenonville*, au Bois de Boulogne;

*L'hôtel de Paris*, à Trouville;

*Le Helder-Armenonville*, à Nice.

De l'une à l'autre on retrouve le même propriétaire intelligent et empressé à satisfaire sa clientèle. Même il n'est pas besoin pour lui de se montrer : la maison est connue et adoptée depuis longtemps, et l'orchestre Boldi partout se retrouve toujours entraînant, toujours traduisant en rythmes endiablés la vie hâtive et joyeuse.

Armenonville : des équipages qui vont, qui viennent, des chevaux qui piaffent et dont le sabot fait sur l'allée un petit bruit de cheval élégant : rien qu'au pas on devine le cheval ! Et puis des chauffeurs, des cyclistes, des teuf-teuf à trois roues, et des frou-frous de robes, de jolis visages qui apparaissent et disparaissent, et le soir à la lueur des lanternes et des abat-jours roses, des hommes en habit, des femmes en toilette dinant gaiement sous la véranda ouverte, à l'air frais que protègent les grands arbres touffus. On rit, on cause, on potine peut-être à propos des tables voisines ou des tables d'en haut, mais tout le monde est gai, et rien n'est joli comme la vue de ce restaurant élégant, même pour ceux qui, aux premières chaleurs, vont y prendre une simple glace dans le jardin.

Si le Bois de Boulogne est la merveille de Paris, Arme-

nonville en est le joyau, c'est la quintessence de Paris.

Même succès à Trouville pour l'Hôtel de Paris.

C'est « l'hôtel » par excellence. Quand on dit : « Voulez-vous que nous dinions à l'hôtel, » c'est de l'Hôtel de Paris qu'il s'agit, cela va sans dire.

Il est des plus anciens; c'est ce qui explique, sans doute, qu'il ait pris la meilleure place devant la plage, entre le casino et les plus jolies villas.

La rue de Paris qui est, avec les planches, le boulevard de Trouville, longe l'Hôtel de Paris qui est là comme un souverain entouré de sa Cour, un jour de cérémonie.

C'est qu'aussi cet hôtel a tout pour lui : non seulement le site et la vue de la mer, mais le confortable, le luxe même, la bonne tenue, le ton parfait de la maison et... une cuisine exquise.

Ce n'est pas tout, car bien dîner ne suffit pas, si on dine en enfermé. La terrasse de l'Hôtel de Paris est la merveille de Trouville et le rendez-vous préféré.

Sous la vaste tente qui, à midi, protège des ardeurs du soleil et laisse entrer la brise de la mer, et le soir abrite contre les fraîcheurs de la nuit, on se réunit par petites tables et à des tables voisines, si on est nombreux, pour rester là, non seulement le temps de déjeuner et de dîner, mais encore une heure ou deux à prendre le café ou le thé, à fumer et surtout à bavarder le plus agréablement du monde, dans le bercement parfois heurté et toujours charmeur de l'orchestre de Boldi.

Il y a des hommes qui passent la moitié de leur journée sur la terrasse de l'Hôtel de Paris. D'abord le déjeuner avec un ami ou seul; un cigare à fumer pour regarder la mer, les voiles qui passent, les grands vapeurs qui font de la fumée là-bas, à l'horizon, et ici tout près, en dessous, sur les planches, de jolies femmes qui trottaient. On sort, on revient vers cinq heures pour regarder comme le matin le mouvement de la plage et examiner avec une lorgnette les jolies baigneuses. Excellent poste d'observation :

« Tiens, Madame Costebelle et ses trois filles !

— Ce n'est pas ce que je cherche.





Cliché Maïret.

AU PAVILLON D'ARMENONVILLE. — BOLDI ET SON ORCHESTRE

— Oui, je sais bien. Tiens, la voilà ! elle entre dans sa cabine.  
 — Qui ça ? Elle ! Tu es sûr ?  
 — A droite, près de la tente.  
 — Je vois. Adieu. J'y cours.  
 — Pas dans la cabine, bien sûr.  
 — Non, sur le chemin du peignoir. »

A sept heures on revient pour dîner et l'on reste là, dans la tiédeur de la nuit, parfois jusqu'à dix heures, jusqu'à la dernière lueur des bougies. Ou bien l'on a demandé à Boldi de venir avec son orchestre, à la villa de Deauville, et l'on organise une sauterie jusqu'à une heure du matin, sous l'archet vibrant du maestro. N'a-t-on pas dit de lui qu'il ferait danser les morts ?

Qui, mieux que lui, sait sautiller ou arracher les notes graves et puissantes du rythme heurté et sauvage des czardas, ou emporter le rêve sur les ondes langoureuses de la valse ? La valse n'est-elle l'expression même de l'amour avec ses hésitations, ses langueurs, ses désespoirs, ses triomphes et ses emportements ?

Tout cela est traduit par l'archet de Boldi, et cela tous les jours, là-bas, en face de la mer et du ciel étoilé, au bord de cette plage où le flot vient expirer dans une harmonieuse cadence.

Pendant la semaine des courses, l'Hôtel de Paris est envahi par de nombreux arrivants qui demandent une chambre, si petite qu'elle soit. On ne veut descendre qu'à l'Hôtel de Paris ! Mais c'est, hélas, un peu tard pour trouver de la place : l'Hôtel de Paris est comble pendant toute la saison de Trouville-Deauville,

et il est bon d'y retenir à l'avance ses appartements, surtout si l'on veut avoir des chambres donnant sur la mer.

Mais, nous voici en septembre et c'est le moment où Trouville n'ayant plus à craindre la foule mêlée des courses, venue pour les courses seulement, jouit d'une intimité délicieuse dans une température moins brûlante. C'est le moment des parties de plaisir, et toutes partent de l'Hôtel de Paris ou y aboutissent.

On peut dire que l'Hôtel de Paris est le Salon de Trouville et que, s'il n'existait pas, Trouville et Deauville perdraient une partie de leur charme. C'est Armenonville transporté au bord

de la mer, mais avec un hôtel en plus et un hôtel où sans bruit, sans réclamations, sans histoires, tout le monde trouve ses aises, son bien-être, son chez soi, une vie souriante et gaie.

Et puis, dans un mois, dans deux mois, dans trois peut-être, on partira pour Nice et là, on retrouvera encore Armenonville et Boldi, le même monde, le même confort, la même cuisine exquise, la même douceur de température, le même bonheur de vivre.

Rendez-vous cet hiver au Helder-Armenonville !

Ah ! ils sont heureux ceux qui peuvent ainsi jouir d'un

printemps perpétuel de Trouville à Nice en passant par Paris et retrouver ce qui leur plaît.

Après cela, nous autres Parisiens condamnés à rester à Paris toute l'année, sauf de rares échappées, nous nous faisons l'effet, malgré les plaisirs de Paris, malgré tout, de galériens ou d'exilés.

BRUMMEL.



Cliché Fabbio (Nice.)

HOTEL DU HELDER-ARMENONVILLE A NICE